


TAYLOR · INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



OEUVRES

DU COMTE

ALFRED DE VIGNY.

CHATTERTON.

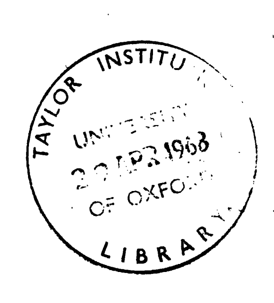
Despair and die.



BRUXELLES,

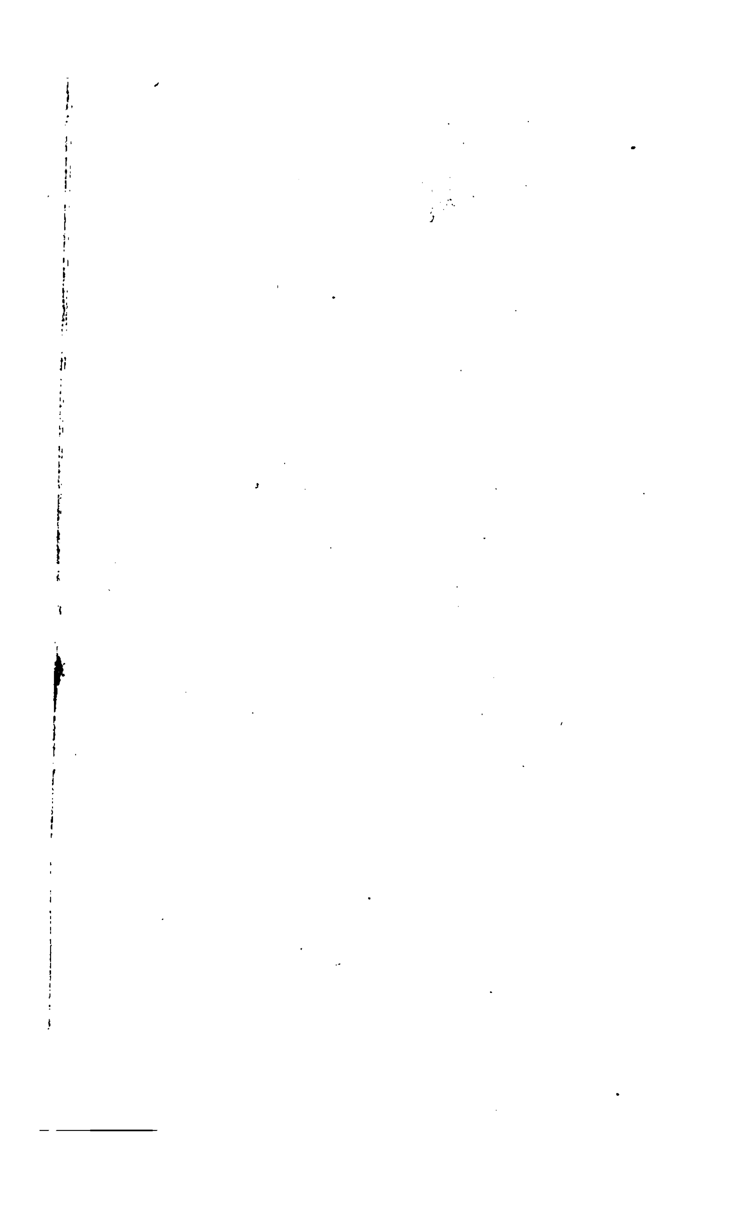
LOUIS HAUMAN ET COMP^e, LIBRAIRES.

M.DCCC XXXV.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
APR 1968
OF OXFORD
LIBRARY

Dernière Nuit de travail,

DU 29 AU 30 JUIN 1834.



Ceci est la question.

Je viens d'achever cet ouvrage austère dans le silence d'un travail de dix-sept nuits. Les bruits de chaque jour l'interrompaient à peine, et, sans s'arrêter, les paroles ont coulé dans le moule qu'avait creusé ma pensée.

A présent que l'ouvrage est accompli, frémissant encore des souffrances qu'il m'a causées, et dans un recueillement aussi saint que la prière, je le considère avec tristesse, et je me demande s'il sera inutile, ou s'il sera écouté des hommes. — Mon ame s'effraie pour eux en considérant combien il faut de temps à la plus simple idée d'un seul pour pénétrer dans les cœurs de tous.

4 Dernière nuit

Déjà depuis deux années; dit par la bouche de Stello [illegible] bientôt [illegible]. [illegible] Chatterton, et quel bien [illegible]

Beaucoup ont lu ce livre et l'ont aimé com livre, mais peu de cœurs, hélas ! en ont changés.

Les étrangers ont bien voulu en traduire mots par les mots de leur langue, et leurs p m'ont ainsi prêté l'oreille. Parmi les hom qui m'ont écouté, les uns ont applaudi la cc position des trois drames suspendus à un mê principe, comme trois tableaux à un mê support ; les autres ont approuvé la mani dont se nouent les argumens aux preuves, règles aux exemples, les corollaires aux pro sitions; quelques-uns se sont attachés parti lièrement à considérer les pages où se press les idées laconiques, serrées comme les comb tans d'une épaisse phalange; d'autres ont sc à la vue des couleurs chatoyantes ou somb du style; mais les cœurs ont-ils été attendı — Rien ne me le prouve. L'endurcissem ne s'amollit point tout à coup par un liv Il fallait Dieu lui-même pour ce prodige. plus grand nombre a dit, en jetant ce liv Cette idée pouvait en effet se défendre. V

qui est un assez bon plaidoyer !—Mais la cause, ô grand Dieu ! la cause pendante à votre tribunal, ils n'y ont plus pensé !

La cause? c'est le martyre perpétuel et la perpétuelle immolation du poète. —La cause? c'est le droit qu'il aurait de vivre. —La cause? c'est le pain qu'on ne lui donne pas.—La cause? c'est la mort qu'il est forcé de se donner.

D'où vient ce qui se passe? Vous ne cessez de vanter l'intelligence, et vous tuez les plus intelligens. Vous les tuez, en leur refusant le pouvoir de vivre selon les conditions de leur nature. — On croirait, à vous voir en faire si bon marché, que c'est une chose commune qu'un poète? — Songez donc que lorsqu'une nation en a deux en dix siècles, elle se trouve heureuse et s'enorgueillit. Il y a tel peuple qui n'en a pas un, et n'en aura jamais. D'où vient donc ce qui se passe? Pourquoi tant d'astres éteints dès qu'ils commençaient à poindre? C'est que vous ne savez pas ce que c'est qu'un poète, et vous n'y pensez pas.

Auras-tu donc toujours des yeux pour ne pas voir,
Jérusalem !

Trois sortes d'hommes, qu'il ne faut pas con-

fondre, agissent sur les sociétés par les travaux et la pensée, mais se remuent dans des régions qui me semblent éternellement séparées.

L'homme habile aux choses de la vie et toujours apprécié, se voit, parmi nous, à chaque pas. Il est convenable à tout et convenable en tout. Il a une souplesse et une facilité qui tiennent du prodige. Il fait justement ce qu'il a résolu de faire, et dit proprement et nettement ce qu'il veut dire. Rien n'empêche que sa vie ne soit prudente et compassée comme ses travaux. Il a l'esprit libre, frais et dispos, toujours présent et prêt à la riposte. Dépourvu d'émotions réelles, il renvoie promptement la balle élastique des bons mots. Il écrit les affaires comme la littérature, et rédige la littérature comme les affaires. Il peut s'exercer indifféremment à l'œuvre d'art et à la critique, prenant dans l'une la forme à la mode, dans l'autre la dissertation sentencieuse. Il sait le nombre de paroles que l'on peut réunir pour faire les apparences de la passion, de la mélancolie, de la gravité, de l'érudition et de l'enthousiasme.—Mais il n'a que de froides velléités de ces choses, et les devine plus qu'il ne les sent; il les respire de loin comme de vague

odeurs des fleurs inconnues. Il sait la place du mot ou du sentiment, et les chiffrerait au besoin. Il se fait le langage des genres, comme on se fait le masque des visages. Il peut écrire la comédie et l'oraison funèbre, le roman et l'histoire, l'épître et la tragédie, le couplet et le discours politique. Il monte de la grammaire à l'œuvre, au lieu de descendre de l'inspiration au style; il sait façonner tout dans un goût vulgaire et joli, et peut tout ciseler avec agrément, jusqu'à l'éloquence de la passion.—C'est l'homme de lettres.

Cet homme est toujours aimé, toujours compris, toujours en vue; comme il est léger et ne pèse à personne, il est porté dans tous les bras où il veut aller; c'est l'aimable roi du moment, tel que le dix-huitième siècle en a tant couronné. — Cet homme n'a nul besoin de pitié.

Au-dessus de lui est un homme d'une nature plus forte et meilleure. Une conviction profonde et grave est la source où il puise ses œuvres et les répand à larges flots sur un sol dur et souvent ingrat. Il a médité dans la retraite sa philosophie entière; il la voit toute d'un coup d'œil; il la tient dans sa main comme une chaîne, et peut dire à quelle pensée il va sus-

pendre son premier anneau, à laquelle aboutira le dernier, et quelles œuvres pourront s'attacher à tous les autres dans l'avenir. Sa mémoire est riche, exacte et presque infaillible; son jugement est sain, exempt de troubles autres que ceux qu'il cherche, de passions autres que ses colères contenues; il est studieux et calme. Son génie, c'est l'attention portée au degré le plus élevé, c'est le bon sens à sa plus magnifique expression. Son langage est juste, net, franc, grand dans son allure et vigoureux dans ses coups. Il a surtout besoin d'ordre et de clarté, ayant toujours en vue le peuple auquel il parle, et la voie où il conduit ceux qui croient en lui. L'ardeur d'un combat perpétuel enflamme sa vie et ses écrits. Son cœur a de grandes révoltes et des haines larges et sublimes qui le rongent en secret, mais que domine et dissimule son exacte raison. Après tout, il marche le pas qu'il veut, sait jeter des semences à une grande profondeur, et attendre qu'elles aient germé, dans une immobilité effrayante. Il est maître de lui et de beaucoup d'ames qu'il entraîne du nord au sud, selon son bon vouloir; il tient un peuple dans sa main, *et l'opinion* qu'on a de lui le tient dans le res-

pect de lui-même, et l'oblige à surveiller sa vie. — C'est le grand et véritable écrivain.

Celui-là n'est pas malheureux ; il a ce qu'il a voulu avoir ; il sera toujours combattu, mais avec des armes courtoises ; et quand il donnera des armistices à ses ennemis, il recevra les hommages des deux camps. Vainqueur ou vaincu, son front est couronné. — Il n'a nul besoin de votre pitié.

Mais il est une autre sorte de nature, nature plus passionnée, plus pure et plus rare. Celui qui vient d'elle est inhabile à tout ce qui n'est pas l'œuvre divine, et vient au monde à de rares intervalles, heureusement pour lui, malheureusement pour l'espèce humaine. Il y vient pour être à charge aux autres, quand il appartient complètement à cette race exquise et puissante qui fut celle des grands hommes inspirés. — L'émotion est née avec lui si profonde et si intime, qu'elle l'a plongé, dès l'enfance, dans des extases involontaires, dans des rêveries interminables, dans des inventions infinies. L'imagination le possède par-dessus tout. Puissamment construite, son ame retient et juge toute chose avec une large mémoire et un sens droit et pénétrant ; mais l'imagination emporte

ces facultés vers le ciel aussi irrésistiblement que le ballon enlève la nacelle. Au moindre choc elle part, au plus petit souffle elle vole et ne cesse d'errer dans l'espace qui n'a pas de routes humaines. Fuite sublime vers des mondes inconnus, vous devenez l'habitude invincible de son ame! — Dès-lors plus de rapports avec les hommes qui ne soient altérés et rompus sur quelques points. Sa sensibilité est devenue trop vive; ce qui ne fait qu'effleurer les autres le blesse jusqu'au sang; les affections et les tendresses de sa vie sont écrasantes et disproportionnées; ses enthousiasmes excessifs l'égarent; ses sympathies sont trop vraies; ceux qu'il plaint souffrent moins que lui, et il se meurt des peines des autres. Les dégoûts, les froissemens et les résistances de la société humaine le jettent dans des abattemens profonds, dans de noires indignations, dans des désolations insurmontables, parce qu'il comprend tout trop complètement et trop profondément, et parce que son œil va droit aux causes qu'il déplore ou dédaigne, quand d'autres yeux s'arrêtent à l'effet qu'ils combattent. De la sorte, il se tait, s'éloigne, se retourne sur lui-même, et s'y enferme comme en un cachot. Là, dans l'intérieur de sa tête

brûlée, se forme et s'accroît quelque chose de pareil à un volcan. Le feu couve sourdement et lentement dans ce cratère, et laisse échapper ces laves harmonieuses, qui d'elles-mêmes sont jetées dans la divine forme des vers. Mais le jour de l'éruption, le sait-il? On dirait qu'il assiste en étranger à ce qui se passe en lui-même, tant cela est imprévu et céleste! Il marche consumé par des ardeurs secrètes et des langueurs inexplicables. Il va comme un malade, et ne sait où il va; il s'égare trois jours, sans savoir où il s'est traîné, comme fit jadis celui qu'aime le mieux la France; il a besoin *de ne rien faire*, pour faire quelque chose en son art. Il faut qu'il ne fasse rien d'utile et de journalier pour avoir le temps d'écouter les accords qui se forment lentement dans son ame, et que le bruit grossier d'un travail positif et régulier interrompt et fait infailliblement évanouir. — C'est le poète. — Celui-là est retranché dès qu'il se montre: toutes vos larmes, toute votre pitié pour lui!

Pardonnez-lui et sauvez-le. Cherchez et trouvez pour lui une vie assurée, car à lui seul il ne saura trouver que la mort! — C'est dans la première jeunesse qu'il sent sa force naître, qu'il pressent l'avenir de son génie, qu'il étreint

d'un amour immense l'humanité et la nature, et c'est alors qu'on se défie de lui et qu'on le repousse.

Il crie à la multitude : C'est à vous que je parle, faites que je vive! Et la multitude ne l'entend pas ; elle répond : Je ne te comprends point! Et elle a raison.

Car son langage choisi n'est aimé que d'un petit nombre d'hommes, choisi lui-même. Il leur crie : Écoutez-moi, et faites que je vive! Mais les uns sont enivrés de leurs propres œuvres, les autres sont dédaigneux et veulent dans l'enfant la perfection de l'homme; la plupart sont distraits et indifférens, tous sont impuissans à faire le bien. Ils répondent : Nous ne pouvons rien! Et ils ont raison.

—Il crie au pouvoir : Écoutez-moi, et faites que je ne meure pas! Mais le pouvoir déclare qu'il ne protége que les intérêts positifs, et qu'il est étranger à l'intelligence, dont il a ombrage; et cela hautement déclaré et imprimé, il répond : Que ferais-je de vous? Et il a raison. Tout le monde a raison contre lui. Et lui, a-t-il tort? — Que faut-il qu'il fasse? — Je ne sais; mais voici ce qu'il peut faire.

Il peut, s'il a de la force, se faire soldat, et

passer sa vie sous les armes; une vie agitée, grossière, où l'activité physique *tuera* l'activité morale. Il peut, s'il en a la patience, se condamner aux travaux du chiffre, où le calcul *tuera* l'illusion. Il peut encore, si son cœur ne se soulève pas trop violemment, courber et amoindrir sa pensée, et cesser de chanter pour écrire. Il peut être homme de lettres, ou mieux encore; si la philosophie vient à son aide, et s'il peut se dompter, il deviendra utile et grand écrivain; mais à la longue, le jugement aura *tué* l'imagination, et avec elle, hélas! le vrai poème qu'elle portait dans son sein.

Dans tous les cas il *tuera* une partie de lui-même; mais pour ces demi-suicides, pour ces immenses résignations, il faut encore une force rare. Si elle ne lui a pas été donnée, cette force, ou si les occasions de l'employer ne se trouvent pas sur sa route, et lui manquent, même pour s'immoler; si, plongé dans cette lente destruction de lui-même, il ne s'y peut tenir, quel parti prendre?

Celui que prit Chatterton. Se tuer tout entier; il reste peu à faire.

Le voilà donc criminel! criminel devant Dieu et les hommes. Car LE SUICIDE EST UN CRIME

RELIGIEUX ET SOCIAL. Qui veut le nier? qui pense à dire autre chose? — C'est ma conviction, comme c'est, je crois, celle de tout le monde. Voilà qui est bien entendu. — Le devoir et la raison le disent. Il ne s'agit que de savoir si le désespoir n'est pas quelque chose d'un peu plus fort que la raison et le devoir.

Certes, on trouverait des choses bien sages à dire à Roméo sur la tombe de Juliette; mais le malheur est que personne n'oserait ouvrir la bouche pour les prononcer devant une telle douleur. Songez à ceci! la raison est une puissance froide et lente qui nous lie peu à peu par les idées qu'elle apporte l'une après l'autre, comme les liens subtils, déliés et innombrables de Gulliver; elle persuade, elle impose quand le cours ordinaire des jours n'est que peu troublé; mais le désespoir véritable est une puissance dévorante, irrésistible, hors des raisonnemens, et qui commence par tuer la pensée d'un seul coup. Le désespoir n'est pas une idée; c'est une chose, une chose qui torture, qui serre et qui broie le cœur d'un homme comme une tenaille, jusqu'à ce qu'il soit fou et se jette dans la mort comme dans les bras d'une mère.

Est-ce lui qui est coupable, dites-le moi? ou

bien est-ce la société qui le traque ainsi jusqu'au bout ?

Examinons ceci ; on peut trouver que c'en est la peine.

Il y a un jeu atroce, commun aux enfans du midi ; tout le monde le sait. On forme un cercle de charbons ardens ; on saisit un scorpion avec des pinces et on le pose au centre. Il demeure d'abord immobile jusqu'à ce que la chaleur le brûle ; alors il s'effraie et s'agite. On rit. Il se décide vite, marche droit à la flamme, et tente courageusement de se frayer une route à travers les charbons ; mais la douleur est excessive, il se retire. On rit. Il fait lentement le tour du cercle et cherche partout un passage impossible. Alors il revient au centre et rentre dans sa première mais plus sombre immobilité. Enfin, il prend son parti, retourne contre lui-même son dard empoisonné, et tombe mort sur-le-champ. On rit plus fort que jamais.

C'est lui sans doute qui est cruel et coupable, et ces enfans sont bons et innocens.

Quand un homme meurt de cette manière, est-il donc suicide ? C'est la société qui le jette dans le brasier.

Je le répète, la religion et la raison, idées

sublimes, sont des idées cependant, et il y a telle cause de désespoir extrême qui tue les idées d'abord, et l'homme ensuite : la faim, par exemple.—J'espère être assez positif. Ceci n'est pas de l'idéologie.

Il me sera donc permis peut-être de dire timidement qu'il serait bon de ne pas laisser un homme arriver jusqu'à ce degré de désespoir.

Je ne demande à la société que ce qu'elle peut faire. Je ne la prierai point d'empêcher les peines de cœur et les infortunes idéales, de faire que Werther et Saint-Preux n'aiment ni Charlotte ni Julie d'Étanges ; je ne la prierai pas d'empêcher qu'un riche désœuvré, roué et blasé, quitte le vie par dégoût de lui-même et des autres. Il y a, je le sais, mille idées de désolation auxquelles on ne peut rien.— Raison de plus, ce me semble, pour penser à celles auxquelles on peut quelque chose.

L'infirmité de l'inspiration est peut-être ridicule et malséante ; je le veux. Mais on pourrait ne pas laisser mourir cette sorte de malades. Ils sont toujours peu nombreux, et je ne puis me refuser à croire qu'ils ont quelque valeur, puisque l'humanité est unanime sur leur grandeur, et les déclare immortels sur quelques vers ; quand ils sont morts, il est vrai.

Je sais bien que la rareté même de ces hommes inspirés et malheureux semblera prouver contre ce que j'ai écrit. — Sans doute, l'ébauche imparfaite que j'ai tentée de ces natures divines ne peut retracer que quelques traits des grandes figures du passé. On dira que les symptômes du génie se montrent sans enfantement, ou ne produisent que des œuvres avortées; que tout homme jeune et rêveur n'est pas poète pour cela; que des essais ne sont pas des preuves; que quelques vers ne donnent pas des droits. — Et qu'en savons-nous? Qui donc nous donne à nous-mêmes le droit d'étouffer le gland, en disant qu'il ne sera pas chêne?

Je dis, moi, que quelques vers suffiraient à les faire reconnaître de leur vivant, si l'on savait y regarder. Qui ne dit à présent qu'il eût donné tout au moins une pension alimentaire à André Chénier sur l'ode de *la Jeune Captive* seulement, et l'eût déclaré poète sur les trente vers de *Myrto?* Mais je suis assuré que, durant sa vie (et il n'y a pas long-temps de cela), on ne pensait pas ainsi; car il disait :

Las du mépris des sots qui suit la pauvreté,
Je regarde la tombe, asile souhaité.

Jean La Fontaine a gravé pour vous, d'avance, sur sa pierre, avec son insouciance désespérée :

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant son fonds avec son revenu.

Mais sans ce *fonds*, qu'eût-il fait? à quoi, s'il vous plaît, *était-il bon ?* Il vous le dit : à dormir et ne rien faire. Il fût infailliblement mort de faim.

Les beaux vers, il faut dire le mot, sont une marchandise qui ne plaît pas au commun des hommes. Or, la multitude seule multiplie le salaire; et, dans les plus belles des nations, la multitude ne cesse qu'à la longue d'être *commune* dans ses goûts et d'aimer ce qui est *commun*. Elle ne peut arriver qu'après une lente instruction donnée par les esprits d'élite; et, en attendant, elle écrase sous tous ses pieds les talens naissans, dont elle n'entend même pas les cris de détresse.

Eh! n'entendez-vous pas le bruit des pistolets solitaires? Leur explosion est bien plus éloquente que ma faible voix. Nentendez-vous pas ces jeunes désespérés qui demandent le pain quotidien, et dont personne ne paie le

travail? Eh quoi! les nations manquent-elles à ce point de superflu? Ne prendrons-nous pas, sur les palais et les milliards que nous donnons, une mansarde et un pain pour ceux qui tentent sans cesse d'idéaliser leur nation malgré elle? Cesserons-nous de leur dire : Désespère et meurs; *despair and die?* — C'est au législateur à guérir cette plaie, l'une des plus vives et des plus profondes de notre corps social; c'est à lui qu'il appartient de réaliser dans le présent une partie des jugemens meilleurs de l'avenir, en assurant quelques années d'existence seulement à tout homme qui aurait donné un seul gage du talent divin. Il ne lui faut que deux choses : la vie et la rêverie; le PAIN et le TEMPS.

Voilà le sentiment et le vœu qui m'a fait écrire ce drame ; je ne descendrai pas de cette question à celle de la forme d'art que j'ai créée. La vanité la plus vaine est peut-être celle des théories littéraires. Je ne cesse de m'étonner qu'il y ait eu des hommes qui aient pu croire de bonne foi, durant un jour entier, à la durée des règles qu'ils écrivaient. Une idée vient au monde tout armée, comme Minerve; elle revêt, en naissant, la seule armure qui lui convienne, et qui doive dans l'avenir être sa forme durable : l'une, aujourd'hui, aura un vêtement composé de mille pièces; l'autre, demain, un vêtement simple. Si elle paraît belle à tous, on se hâte de calquer sa forme, et de prendre sa mesure; les rhéteurs notent ses dimensions, pour qu'à l'avenir on en taille de semblables. Soin puéril! — Il n'y a ni maître ni école en poésie; le seul maître, c'est celui qui daigne faire descendre dans l'homme l'émo-

tion féconde, et faire sortir les idées de nos fronts, qui en sont brisés quelquefois.

Puisse cette forme ne pas être renversée par l'assemblée qui la jugera dans six mois! avec elle périrait un plaidoyer en faveur de quelques infortunés inconnus; mais je crois trop pour craindre beaucoup. — Je crois surtout à l'avenir et au besoin universel de choses sérieuses; maintenant que l'amusement des yeux par des surprises enfantines fait sourire tout le monde au milieu même de ses grandes aventures, c'est, ce me semble, le temps du drame de la pensée.

Une idée qui est l'examen d'une blessure de l'ame devait avoir dans sa forme l'unité la plus complète, la simplicité la plus sévère. S'il existait une intrigue moins compliquée que celle-ci, je la choisirais. L'action matérielle est assez peu de chose pourtant. Je ne crois pas que personne la réduise à une plus simple expression que moi-même je ne le vais faire: — c'est l'histoire d'un homme qui a écrit une lettre le matin, et qui attend la réponse jusqu'au soir; elle arrive, et le tue. — Mais ici l'action morale est tout. L'action est dans cette ame livrée à de noires tempêtes; elle est dans les

cœurs de cette jeune femme et de ce vieillard qui assistent à la tourmente, cherchant en vain à retarder le naufrage, et luttent contre un ciel et une mer si terribles que le bien est impuissant, et entraîné lui-même dans le désastre inévitable.

J'ai voulu montrer l'homme spiritualiste étouffé par une société matérialiste, où le calculateur avare exploite sans pitié l'intelligence et le travail. Je n'ai point prétendu justifier les actes désespérés des malheureux, mais protester contre l'indifférence qui les y contraint. Peut-on frapper trop fort sur l'indifférence si difficile à éveiller, sur la distraction si difficile à fixer? Y a-t-il un autre moyen de toucher la société que de lui montrer la torture de ses victimes?

Le poète était tout pour moi; Chatterton n'était qu'un nom d'homme, et je viens d'écarter à dessein des faits exacts de sa vie pour ne prendre de sa destinée que ce qui la rend un exemple à jamais déplorable d'une noble misère.

Toi que tes compatriotes appellent aujourd'hui : *merveilleux enfant!* que tu aies été juste ou non, tu as été malheureux; j'en suis certain,

et cela me suffit. — Ame désolée, pauvre ame de dix-huit ans! pardonne-moi de prendre pour symbole le nom que tu portais sur la terre, et de tenter le bien en ton nom.

Écrit du 29 au 30 juin 1834.

CHATTERTON.



3

PERSONNAGES.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
CHATTERTON.	MM. Geffroy.
UN QUAKER.	Joanny.
KITTY BELL.	Mme Dorval.
JOHN BELL.	MM. Guiaud.
Lord BECKFORD (lord-maire de Londres).	Duparay.
Lord TALBOT.	Mirecour.
Lord LAUDERDALE.	Mathieu.
Lord KINGSTON.	Welsch.
Un Groom.	Monlaur.
Un Ouvrier.	Faure.

Rachel, fille de Kitty Bell, âgée de six ans.
Son frère, jeune garçon de quatre ans.
Trois jeunes lords.
Douze ouvriers de la fabrique de John Bell.
Domestique du lord-maire.
Domestiques de John Bell.
Un Groom.

CARACTÈRES ET COSTUMES

DES RÔLES PRINCIPAUX.

Époque — 1770.

LA SCÈNE EST A LONDRES.

CHATTERTON.

CARACTÈRE.

Jeune homme de dix-huit ans, pâle, énergique de visage, faible de corps, épuisé de veilles et de pensées, simple et élégant à la fois dans ses manières, timide et tendre devant Kitty Bell, amical et bon avec le Quaker, fier avec les autres, et sur la défensive avec tout le monde ; grave et passionné dans l'accent et le langage.

COSTUME.

Habit noir, veste noire, pantalon gris, bottes molles, cheveux bruns, sans poudre, tombant un peu en désordre ; l'air à la fois militaire et ecclésiastique.

KITTY BELL.

CARACTÈRE.

Jeune femme de vingt-deux ans environ, mélancolique, gracieuse, élégante par nature plus que par éducation, réservée, religieuse, timide dans ses manières, tremblante devant son mari, expansive et abandonnée seulement dans son amour maternel. Sa pitié pour Chatterton va devenir de l'amour, elle le sent, elle en frémit; la réserve qu'elle s'impose en devient plus grande; tout doit indiquer, dès qu'on la voit, qu'une douleur imprévue et une subite terreur peuvent la faire mourir tout à coup.

COSTUME.

Chapeau de velours noir, de ceux qu'on nomme à la Paméla; robe longue, de soie grise; rubans noirs, longs cheveux bouclés dont les repentirs flottent sur le sein.

LE QUAKER.

CARACTÈRE.

Vieillard de quatre-vingts ans, sain et robuste de corps et d'ame, énergique et chaleureux dans son accent, d'une bonté paternelle pour ceux qui l'entourent, les surveillant en silence, et les dirigeant sans vouloir les heur-

ter; humoriste et misanthropique lorsqu'il voit les vices de la société, irrité contre elle et indulgent pour chaque homme en particulier, il ne se sert de son esprit mordant que lorsque l'indignation l'emporte; son regard est pénétrant, mais il feint de n'avoir rien vu pour être maître de sa conduite; ami de la maison et attentif à l'accomplissement de tous les devoirs et au maintien de l'ordre et de la paix, chacun en secret l'avoue pour directeur de son ame et de sa vie.

COSTUME.

Habit, veste, culotte, bas couleur noisette ou brun-clair, grand chapeau rond à larges bords, cheveux blancs aplatis et tombans.

JOHN BELL.

CARACTÈRE.

Homme de quarante-cinq à cinquante ans, vigoureux, rouge de visage, gonflé d'ale, de porter et de roast-beef, étalant dans sa démarche l'aplomb de sa richesse; le regard soupçonneux, dominateur, avare et jaloux, brusque dans ses manières, et faisant sentir le maître à chaque geste et à chaque mot.

COSTUME.

Cheveux plats sans poudre, large et simple habit brun.

LORD BECKFORD.

CARACTÈRE.

Vieillard riche, important, figure de protecteur sot; des joues orgueilleuses, satisfaites, pendantes sur une cravate brodée; un pas ferme et imposant. Rempli d'estime pour la richesse et de mépris pour la pauvreté.

COSTUME.

Collier de lord-maire au cou; habit riche, veste de brocard, grande canne à pomme d'or.

LORD TALBOT.

CARACTÈRE.

Fat et bon garçon à la fois, joyeux compagnon, étourdi et vif de manières, ennemi de toute application, et heureux surtout d'être délivré de tout spectacle triste et de toute affaire sérieuse.

COSTUME.

Habit de chasse rouge, ceinture de chamois, culotte

de peau, cheveux à grosse queue légèrement poudrés, casquette noire vernie.

Nota. — Les personnages sont placés sur le théâtre dans l'ordre de l'inscription de leurs noms en tête de chaque scène, et il est entendu que les termes de droite et de gauche s'appliquent au spectateur.

CHATTERTON.

ACTE PREMIER.

La scène représente un vaste appartement; arrière-boutique opulente et comfortable de la maison de John Bell. A gauche du spectateur, une cheminée pleine de charbon de terre allumé. A droite, la porte de la chambre à coucher de Kitty Bell. Au fond, une grande porte vitrée: à travers les petits carreaux on aperçoit une riche boutique; un grand escalier tournant conduit à plusieurs portes étroites et sombres, parmi lesquelles se trouve la porte de la petite chambre de Chatterton.

Le Quaker lit dans un coin de la chambre, à gauche du spectateur. A droite est assise Kitty Bell; à ses pieds un enfant assis sur un tabouret; une jeune fille debout à côté d'elle.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE QUAKER, KITTY, RACHEL.

KITTY, à sa fille qui montre un livre à son frère.

Il me semble que j'entends parler monsieur; ne faites pas de bruit, enfans.

Au Quaker.

Ne pensez-vous pas qu'il arrive quelque chose?

Le Quaker hausse les épaules.

Mon Dieu! votre père est en colère! certai-

nement, il est fort en colère ; je l'entends bien au son de sa voix. — Ne jouez pas, je vous en prie, Rachel.

Elle laisse tomber son ouvrage et écoute.

Il me semble qu'il s'apaise, n'est-ce pas, monsieur ?

Le Quaker fait signe que *oui*, et continue sa lecture.

N'essayez pas ce petit collier, Rachel ; ce sont des vanités du monde que nous ne devons pas même toucher. — Mais qui donc vous a donné ce livre-là ? C'est une Bible ; qui vous l'a donnée, s'il vous plaît ? Je suis sûre que c'est le jeune monsieur qui demeure ici depuis trois mois.

RACHEL.

Oui, maman.

KITTY.

Oh ! mon Dieu ! qu'a-t-elle fait là ! — Je vous ai défendu de rien accepter, ma fille, et rien surtout de ce pauvre jeune homme. — Quand donc l'avez-vous vu, mon enfant ? Je sais que vous êtes allée ce matin, avec votre frère, l'em-

brasser dans sa chambre. Pourquoi êtes-vous entrés chez lui, mes enfans? c'est bien mal!

Elle les embrasse.

Je suis certaine qu'il écrivait encore, car depuis hier au soir sa lampe brûlait toujours.

RACHEL.

Oui, et il pleurait.

KITTY.

Il pleurait! Allons, taisez-vous! ne parlez de cela à personne; vous irez rendre ce livre à M. Tom quand il vous appellera; mais ne le dérangez jamais, et ne recevez de lui aucun présent. Vous voyez que depuis trois mois qu'il loge ici, je ne lui ai même pas parlé une fois, et vous avez accepté quelque chose, un livre. Ce n'est pas bien.— Allez..., allez embrasser le bon Quaker.—Allez, c'est bien le meilleur ami que Dieu nous ait donné.

Les enfans courent s'asseoir sur les genoux du Quaker.

LE QUAKER.

Venez sur mes genoux tous deux, et écoutez-moi bien. — Vous allez dire à votre bonne petite mère que son cœur est simple, pur et

véritablement chrétien, mais qu'elle est plus enfant que vous dans sa conduite, qu'elle n'a pas assez réfléchi à ce qu'elle vient de vous ordonner, et que je la prie de considérer que rendre à un malheureux le cadeau qu'il a fait, c'est l'humilier et lui faire mesurer toute sa misère.

KITTY BELL, s'élançant de sa place.

Oh! il a raison! il a mille fois raison. —Donnez, donnez-moi ce livre, Rachel.—Il faut le garder, ma fille! le garder toute ta vie. — Ta mère s'est trompée. — Notre ami a toujours raison.

LE QUAKER, ému et lui baisant la main.

Ah! Kitty Bell! Kitty Bell! ame simple et tourmentée! — Ne dis point cela de moi. — Il n'y a pas de sagesse humaine. — Tu le vois bien, si j'avais raison au fond, j'ai eu tort dans la forme. — Devais-je avertir les enfans de l'erreur légère de leur mère? — Il n'y a pas, ô Kitty Bell! il n'y a pas si belle pensée à laquelle ne soit supérieur un des élans de ton cœur chaleureux, un des soupirs de ton ame tendre et modeste.

On entend une voix tonnante.

KITTY BELL, effrayée.

Oh! mon Dieu! encore une colère. — La voix de leur père me répond là.

Montrant son cœur.

Je ne puis plus respirer. — Cette voix me brise le cœur. — Que lui a-t-on fait? Encore une colère comme hier au soir.

Elle tombe sur un fauteuil.

J'ai besoin d'être assie. — N'est-ce pas comme un orage qui vient? et tous les orages tombent sur mon pauvre cœur.

LE QUAKER.

Ah! je sais ce qui monte à la tête de votre seigneur et maître; c'est une querelle avec les ouvriers de sa fabrique. — Ils viennent de lui envoyer, de Norton à Londres, une députation pour demander la grâce d'un de leurs compagnons. Les pauvres gens ont fait bien vainement une lieue à pied! — Retirez-vous tous les trois... vous êtes inutiles ici. — Cet homme-là vous tuera... c'est une espèce de vautour qui écrase sa couvée.

Kitty Bell sort, la main sur son cœur, en s'appuyant sur la tête de son fils qu'elle emmène avec Rachel.

SCÈNE II.

LE QUAKER, JOHN BELL, UN GROUPE D'OUVRIERS.

LE QUAKER seul, regardant arriver John Bell.

Le voilà en fureur... Voilà l'homme riche, le spéculateur heureux ; voilà l'égoïste par excellence, le juste selon la loi.

JOHN BELL. Vingt ouvriers le suivent en silence et s'arrêtent contre la porte.

Aux ouvriers, avec colère.

Non, non, non, non ! — Vous travaillerez davantage, voilà tout.

UN OUVRIER, à ses camarades.

Et vous gagnerez moins, voilà tout.

JOHN BELL.

Si je savais qui a répondu cela, je le chasserais sur-le-champ comme l'autre.

LE QUAKER.

Bien dit, John Bell ! tu es beau précisément comme un monarque au milieu de ses sujets.

JOHN BELL.

Comme vous êtes Quaker, je ne vous écoute

pas, vous; mais si je savais lequel de ceux-là vient de parler! Ah!... l'homme sans foi que celui qui a dit cette parole! Ne m'avez-vous pas tous vu compagnon parmi vous? Comment suis-je arrivé au bien-être que l'on me voit? Ai-je acheté tout d'un coup toutes les maisons de Norton avec sa fabrique? Si j'en suis le seul maître à présent, n'ai-je pas donné l'exemple du travail et de l'économie? N'est-ce pas en plaçant les produits de ma journée que j'ai nourri mon année? Me suis-je montré paresseux ou prodigue dans ma conduite? — Que chacun agisse ainsi, et il deviendra aussi riche que moi. Les machines diminuent votre salaire, mais elles augmentent le mien; j'en suis très fâché pour vous, mais très content pour moi. Si les machines vous appartenaient, je trouverais très bon que leur production vous appartînt; mais j'ai acheté les mécaniques avec l'argent que mes bras ont gagné: faites de même, soyez laborieux, et surtout économes. — Rappelez-vous bien ce sage proverbe de nos pères: *gardons bien les sous, les schellings se gardent eux-mêmes*. Et à présent, qu'on ne me parle plus de Tobie; il est chassé pour toujours. Retirez-vous sans rien dire, parce que le premier qui parlera

sera chassé comme lui de la fabrique, et n'aura ni pain, ni logement, ni travail dans le village.

Ils sortent.

LE QUAKER.

Courage, ami! je n'ai jamais entendu au parlement un raisonnement plus sain que le tien.

JOHN BELL *revient encore irrité et s'essuyant le visage.*

Et vous, ne profitez pas de ce que vous êtes Quaker pour troubler tout partout où vous êtes. — Vous parlez rarement, mais vous devriez ne parler jamais. — Vous jetez au milieu des actions des paroles qui sont comme des coups de couteau.

LE QUAKER.

Ce n'est que du bon sens, maître John; et quand les hommes sont fous, cela leur fait mal à la tête. Mais je n'en ai pas de remords; l'impression d'un mot vrai ne dure pas plus que le temps de le dire; c'est l'affaire d'un moment.

JOHN BELL.

Ce n'est pas là mon idée : vous savez que j'aime assez à raisonner avec vous sur la politique; mais vous mesurez tout à votre toise,

et vous avez tort. La secte de vos Quakers est déjà une exception dans la chrétienté, et vous êtes vous-même une exception parmi les Quakers. — Vous avez partagé tous vos biens entre vos neveux ; vous ne possédez plus rien qu'une chétive subsistance, et vous achevez votre vie dans l'immobilité et la méditation. — Cela vous convient, je le veux ; mais ce que je ne veux pas, c'est que, dans ma maison, vous veniez, en public, autoriser mes inférieurs à l'insolence.

LE QUAKER.

Eh ! que te fait, je te prie, leur insolence? Le bêlement de tes moutons t'a-t-il jamais empêché de les tondre et de les manger? — Y a-t-il un seul de ces hommes dont tu ne puisses vendre le lit?... Y a-t-il dans le bourg de Norton une seule famille qui n'envoie ses petits garçons et ses filles tousser et pâlir en travaillant tes laines? Quelle maison ne t'appartient et n'est chèrement louée par toi? Quelle minute de leur existence ne t'est donnée? Quelle goutte de sueur ne te rapporte un schelling? La terre de Norton, avec les maisons et les familles, est portée dans ta main comme le globe dans la

main de Charlemagne. — Tu es le baron absolu de ta fabrique féodale.

JOHN BELL.

C'est vrai, mais c'est juste. — La terre est à moi, parce que je l'ai achetée ; les maisons, parce que je les ai bâties ; les habitans, parce que je les loge ; et leur travail, parce que je le paie. Je suis juste selon la loi.

LE QUAKER.

Ta loi est-elle selon Dieu ?

JOHN BELL.

Si vous n'étiez Quaker, vous seriez pendu pour parler ainsi..

LE QUAKER.

Je me pendrais moi-même plutôt que de parler autrement, car j'ai pour toi une amitié véritable.

JOHN BELL.

S'il n'était vrai, docteur, que vous êtes mon ami depuis vingt ans, et que vous avez sauvé un de mes enfans, je ne vous reverrais jamais.

LE QUAKER.

Tant pis, car je ne te sauverais plus toi-même,

quand tu es plus aveuglé par la folie jalouse des spéculateurs que les enfans par la faiblesse de leur âge. — Je désire que tu ne chasses pas ce malheureux ouvrier. — Je ne te le demande pas, parce que je n'ai jamais rien demandé à personne, mais je te le conseille.

JOHN BELL.

Ce qui est fait est fait. — Que n'agissent-ils tous comme moi ? — Que tout travaille et serve dans leur famille. — Ne fais-je pas travailler ma femme, moi ? — Jamais on ne la voit, mais elle est ici tout le jour ; et tout en baissant les yeux, elle s'en sert pour travailler beaucoup. — Malgré mes ateliers et mes fabriques aux environs de Londres, je veux qu'elle continue à diriger, du fond de ses appartemens, cette maison de plaisance, où viennent les lords, au retour du parlement, de la chasse ou de Hyde-Park. Cela me fait de bonnes relations que j'utilise plus tard. — Tobie était un ouvrier habile, mais sans prévoyance. — Un calculateur véritable ne laisse rien subsister d'inutile autour de lui. — Tout doit rapporter, les choses animées et inanimées. — La terre est féconde, l'argent est aussi fertile, et le temps rapporte l'argent. — Or, les

femmes ont des années comme nous, donc c'est perdre un bon revenu que laisser passer ce temps sans emploi. — Tobie a laissé sa femme et ses filles dans la paresse ; c'est un malheur très-grand pour lui, mais je n'en suis pas responsable.

LE QUAKER.

Il s'est rompu le bras dans une de tes machines.

JOHN BELL.

Oui, et même il a rompu la machine.

LE QUAKER.

Et je suis sûr que dans ton cœur tu regrettes plus le ressort de fer que le ressort de chair et de sang : va, ton cœur est d'acier comme tes mécaniques. — La société deviendra comme ton cœur, elle aura pour Dieu un lingot d'or et pour empereur un usurier juif. — Mais ce n'est pas ta faute, tu agis fort bien selon ce que tu as trouvé autour de toi en venant sur la terre ; je ne t'en veux pas du tout, tu as été conséquent, c'est une qualité rare. — Seulement, si tu ne veux pas me laisser parler, laisse-moi lire.

Il reprend son livre et se retourne dans son fauteuil.

JOHN BELL ouvre la porte de sa femme avec force.

Mistress Bell ! venez ici.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, KITTY BELL.

KITTY BELL, avec effroi, tenant ses enfans par la main. Ils se cachent dans la robe de leur mère par crainte de leur père.

Me voici.

JOHN BELL.

Les comptes de la journée d'hier, s'il vous plaît ? — Ce jeune homme qui loge là-haut n'a-t-il pas d'autre nom que Tom? ou Thomas ?... J'espère qu'il en sortira bientôt.

KITTY BELL.

Elle va prendre un registre sur une table, et le lui apporte.

Il n'a écrit que ce nom-là sur nos registres en louant cette petite chambre. — Voici mes comptes du jour avec ceux des derniers mois.

JOHN BELL. Il lit les comptes sur le registre.

Catherine ! vous n'êtes plus aussi exacte.

Il s'interrompt et la regarde en face avec un air de défiance.

Il veille toute la nuit ce Tom? — C'est bien étrange. — Il a l'air fort misérable.

Revenant au registre qu'il parcourt des yeux.

Vous n'êtes plus aussi exacte.

KITTY BELL.

Mon Dieu ! pour quelle raison me dire cela ?

JOHN BELL.

Ne la soupçonnez-vous pas, mistress Bell ?

KITTY BELL.

Serait-ce parce que les chiffres sont mal disposés ?

JOHN BELL.

La plus sincère met de la finesse partout. Ne pouvez-vous pas répondre droit et regarder en face ?

KITTY BELL.

Mais enfin que trouvez-vous là qui vous fâche ?

JOHN BELL.

C'est ce que je ne trouve pas qui me fâche, et dont l'absence m'étonne...

KITTY BELL, *avec embarras.*

Mais il n'y a qu'à voir, je ne sais pas bien.

JOHN BELL.

Il manque là cinq ou six guinées; à la première vue, j'en suis sûr.

KITTY BELL.

Voulez-vous m'expliquer comment...?

JOHN BELL, la prenant par le bras.

Passez dans votre chambre, s'il vous plaît, vous serez moins distraite. — Les enfans sont désœuvrés, je n'aime pas cela. — Ma maison n'est plus si bien tenue. Rachel est trop décolletée : je n'aime pas tout cela...

Rachel court se jeter entre les jambes du Quaker.

A Kitty Bell, qui est entrée dans sa chambre à coucher avant lui.

Me voici, me voici; recommencez cette colonne et multipliez par sept...

SCÈNE IV.

LE QUAKER, RACHEL.

RACHEL.

J'ai peur.

LE QUAKER.

De frayeur en frayeur, tu passeras ta vie

d'esclave. Peur de ton père, peur de ton mari un jour, jusqu'à la délivrance.

Ici on voit Chatterton sortir de sa chambre et descendre lentement l'escalier. — Il s'arrête et regarde le vieillard et l'enfant.

— Joue, belle enfant, jusqu'à ce que tu sois femme; oublie jusque-là, et après, oublie encore, si tu peux. Joue toujours et ne réfléchis jamais. Viens sur mon genou. — Là. — Tu pleures? tu cache ta tête dans ma poitrine. Regarde, regarde, voilà ton ami qui vient.

SCÈNE V.

LE QUAKER, RACHEL, CHATTERTON.

CHATTERTON, après avoir embrassé Rachel, qui court au-devant de lui, donne la main au Quaker

Bonjour, mon sévère ami.

LE QUAKER.

Pas assez comme ami, et pas assez comme médecin. Ton ame te ronge le corps. Tes mains sont brûlantes et ton visage est pâle.—Combien de temps espères-tu vivre ainsi?

CHATTERTON.

Le moins possible. — Mistress Bell n'est-elle pas ici ?

LE QUAKER.

Ta vie n'est-elle donc utile à personne ?

CHATTERTON.

Au contraire, ma vie est de trop à tout le monde.

LE QUAKER.

Crois-tu fermement ce que tu dis ?

CHATTERTON.

Aussi fermement que vous croyez à la charité chrétienne.

Il sourit avec amertume.

LE QUAKER.

Quel âge as-tu donc ? Ton cœur est pur et jeune comme celui de Rachel, et ton esprit expérimenté est vieux comme le mien.

CHATTERTON.

J'aurai demain dix-huit ans.

LE QUAKER.

Pauvre enfant !

CHATTERTON.

Pauvre ? oui. — Enfant ? Non.... j'ai vécu mille ans.

LE QUAKER.

Ce ne serait pas assez pour savoir la moitié de ce qu'il y a de mal parmi les hommes. — Mais la science universelle, c'est l'infortune.

CHATTERTON.

Je suis donc bien savant !.. Mais j'ai cru que mistress Bell était ici. — Je viens d'écrire une lettre qui ma bien coûté.

LE QUAKER.

Je crains que tu ne sois trop bon. Je t'ai bien dit de prendre garde à cela. Les hommes sont partagés en deux parts : martyrs et bourreaux. Tu seras toujours martyr de tous, comme la mère de cet enfant-là.

CHATTERTON, avec un élan violent.

La bonté d'un homme ne le rend victime que jusqu'où il le veut bien, et l'affranchissement est dans sa main.

LE QUAKER.

Qu'entends-tu par là ?

CHATTERTON, embrassant Rachel, dit de la voix la plus tendre :

Voulons-nous faire peur à cette enfant? et si prés de l'oreille de sa mère?

LE QUAKER.

Sa mère a l'oreille frappée d'une voix moins douce que la tienne, elle n'entendrait pas. — Voilà trois fois qu'il la demande!

CHATTERTON, s'appuyant sur le fauteuil où le Quaker est assis.

Vous me grondez toujours; mais dites-moi seulement pourquoi on ne se laisserait pas aller à la pente de son caractère, dès qu'on est sûr de quitter la partie quand la lassitude viendra. Pour moi, j'ai résolu de ne me point masquer et d'être moi-même jusqu'à la fin, d'écouter en tout mon cœur dans ses épanchemens comme dans ses indignations, et de me résigner à bien accomplir ma loi. A quoi bon feindre le rigorisme, quand on est indulgent? On verrait un sourire de pitié sous ma sévérité factice, et je ne saurais trouver un voile qui ne fût transparent.—On m'a trahi de tout côté, je le vois, et me laisse tromper par dédain de moi-même,

par ennui de prendre ma défense. J'envie quelques hommes, en voyant le plaisir qu'ils trouvent à triompher de moi par des ruses grossières ; je les vois de loin en ourdir les fils, et je ne me baisserais pas pour en rompre un seul, tant je suis devenu indifférent à moi-même. Je suis d'ailleurs assez vengé par leur abaissement, qui m'élève à mes yeux ; et il me semble que la Providence ne peut laisser aller long-temps ainsi les choses. N'avait-elle pas son but en me créant ? Ai-je le droit de me raidir contre elle pour réformer la nature ? Est-ce à moi de démentir Dieu ?

LE QUAKER.

En toi, la rêverie continuelle a tué l'action.

CHATTERTON.

Eh ! qu'importe, si une heure de cette rêverie produit plus d'œuvres que vingt jours de l'action des autres ? Qui peut juger entre eux et moi ? N'y a-t-il pour l'homme que le travail du corps ? et le labeur de la tête n'est-il pas digne de quelque pitié ? Eh ! grand Dieu ! la seule science de l'esprit, est-ce la science des nombres ? Pythagore est-il le dieu du monde ? Dois-

je dire à l'inspiration ardente : Ne viens pas, tu es inutile ?

LE QUAKER.

Elle t'a marqué au front de son caractère fatal. Je ne te blâme pas, mon enfant, mais je te pleure.

CHATTERTON. Il s'assied.

Bon Quaker, dans votre société fraternelle et spiritualiste, a-t-on pitié de ceux que tourmente le passion de la pensée ? Je le crois ; je vous vois indulgent pour moi, sévère pour tout le monde ; cela me calme un peu.

Ici Rachel va s'asseoir sur les genoux de Chatterton.

En vérité, depuis trois mois, je suis presque heureux ici : on n'y sait pas mon nom, on ne m'y parle pas de moi, et je vois de beaux enfans sur mes genoux.

LE QUAKER.

Ami, je t'aime pour ton caractère sérieux. Tu serais digne de nos assemblées religieuses, où l'on ne voit pas l'agitation des papistes, adorateurs d'images, où l'on n'entend pas les chants puérils des protestans. Je t'aime, parce

que je devine que le monde te hait. Une ame contemplative est à charge à tous les désœuvrés remuans qui couvrent la terre : l'imagination et le recueillement sont deux maladies dont personne n'a pitié !—Tu ne sais seulement pas les noms des ennemis secrets qui rôdent autour de toi ; mais j'en sais qui te haïssent d'autant plus qu'ils ne te connaissent pas.

CHATTERTON, avec chaleur.

Eh ! cependant, n'ai-je pas quelque droit à l'amour de mes frères, moi qui travaille pour eux nuit et jour ; moi qui cherche avec tant de fatigues, dans les ruines nationales, quelques fleurs de poésie dont je puisse extraire un parfum durable ; moi qui veux ajouter une perle de plus à la couronne d'Angleterre, et qui plonge dans tant de mers et de fleuves pour la chercher ?

Ici Rachel quitte Chatterton ; elle va s'asseoir sur un tabouret aux pieds du Quaker, et regarde des gravures.

Si vous saviez mes travaux !... J'ai fait de ma chambre la cellule d'un cloître ; j'ai béni et sanctifié ma vie et ma pensée ; j'ai raccourci ma vue, et j'ai éteint devant mes yeux les lumières

de notre âge : j'ai fait mon cœur plus simple ; je me suis appris le parler enfantin du vieux temps ; j'ai écrit, comme le roi Harold au duc Guillaume, en vers à demi-saxons et francs ; et ensuite, cette muse du dixième siècle, cette muse religieuse, je l'ai placée dans une châsse comme une sainte. — Ils l'auraient brisée s'ils l'avaient crue faite de ma main : ils l'ont adorée comme l'œuvre d'un moine qui n'a jamais existé, et que j'ai nommé Rowley.

LE QUAKER.

Oui, ils aiment assez à faire vivre les morts et mourir les vivans.

CHATTERTON.

Cependant on a su que ce livre était fait par moi. On ne pouvait plus le détruire, on l'a laissé vivre ; mais il ne m'a donné qu'un peu de bruit, et je ne puis faire d'autre métier que celui d'écrire. — J'ai tenté de me ployer à tout, sans y parvenir. — On m'a parlé de travaux exacts ; je les ai abordés, sans pouvoir les accomplir. — Puissent les hommes pardonner à Dieu de m'avoir ainsi créé ! — Est-ce excès de force, ou n'est-ce que faiblesse honteuse ? —

Je n'en sais rien, mais jamais je ne pus enchaîner dans des canaux étroits et réguliers les débordemens tumultueux de mon esprit, qui toujours inondait ses rives malgré moi. J'étais incapable de suivre les lentes opérations des calculs journaliers, j'y renonçai le premier. J'avouai mon esprit vaincu par le chiffre, et j'eus dessein d'exploiter mon corps.

Hélas ! mon ami ! autre douleur ! autre humiliation ! —Ce corps, dévoré dès l'enfance par les ardeurs de mes veilles, est trop faible pour les rudes travaux de la mer ou de l'armée ; trop faible même pour la moins fatigante industrie.

Il se lève avec une agitation involontaire.

Et, d'ailleurs, eussé-je les forces d'Hercule, je trouverais toujours entre moi et mon ouvrage l'ennemie fatale née avec moi ; la Fée malfaisante, trouvée sans doute dans mon berceau, la distraction, la poésie ! — Elle se met partout ; elle me donne et m'ôte tout ; elle charme et détruit toute chose pour moi ; elle m'a sauvé... elle m'a perdu !

LE QUAKER.

Et à présent que fais-tu donc ?

CHATTERTON.

Que sais-je?... j'écris. — Pourquoi? je n'en sais rien..... Parce qu'il le faut.

Il tombe assis, et n'écoute plus la réponse du Quaker. Il regarde Rachel et l'appelle près de lui.

LE QUAKER.

La maladie est incurable!

CHATTERTON.

La mienne?

LE QUAKER.

Non, celle de l'humanité.—Selon ton cœur, tu prends en bienveillante pitié ceux qui te disent: Sois un autre homme que celui que tu es; — moi, selon ma tête, je les ai en mépris, parce qu'ils veulent dire : *Retire-toi de notre soleil; il n'y a pas de place pour toi.*

Les guérira qui pourra. J'espère peu en moi; mais, du moins, je les poursuivrai.

CHATTERTON, continuant de parler à Rachel, à qui il a parlé bas pendant la réponse du Quaker.

Et vous ne l'avez plus votre Bible? où est donc votre maman?

LE QUAKER, se levant.

Veux-tu sortir avec moi ?

CHATTERNON, à Rachel.

Qu'avez-vous fait de la Bible, miss Rachel ?

LE QUAKER.

N'entends-tu pas le maître qui gronde ? Écoute !

JOHN BELL, dans la coulisse.

Je ne le veux pas. — Cela ne se peut pas ainsi.— Non, non, madame.

LE QUAKER, à Chatterton, en prenant son chapeau et sa canne à la hâte.

Tu as les yeux rouges ; il faut prendre l'air. Viens, la fraîche matinée te guérira de ta nuit brûlante.

CHATTERTON, regardant venir Kitty Bell.

Certainement cette jeune femme est fort malheureuse.

LE QUAKER.

Cela ne regarde personne. Je voudrais que personne ne fût ici quand elle sortira. Donne la

clef de ta chambre, donne. — Elle la trouvera tout à l'heure. Il y a des choses d'intérieur qu'il ne faut pas avoir l'air d'apercevoir. — Sortons. — La voilà.

CHATTERTON.

Ah! comme elle pleure!

Vous avez raison.... je ne pourrais pas voir cela. — Sortons.

SCÈNE VI.

KITTY ENTRE EN PLEURANT, SUIVIE DE JOHN BELL.

KITTY à Rachel, en la faisant entrer dans la chambre d'où elle sort.

Allez avec votre frère, Rachel, laissez-moi ici.

A son mari.

Je vous le demande mille fois, n'exigez pas que je vous dise pourquoi ce peu d'argent vous manque; six guinées, est-ce quelque chose pour vous? Considérez bien, monsieur, que j'aurais pu vous les cacher dix fois en altérant mes calculs. Mais je ne ferais pas un mensonge, même pour sauver mes enfans, et j'ai préféré vous demander la permission de garder le si-

lence là-dessus, ne pouvant ni vous dire la vérité, ni mentir, sans faire une méchante action.

JOHN BELL.

Depuis que le ministre a mis votre main dans la mienne, vous ne m'avez pas résisté de cette manière.

KITTY BELL.

Il faut donc que le motif en soit sacré.

JOHN BELL.

Ou coupable, madame.

KITTY BELL, avec indignation.

Vous ne le croyez pas !

JOHN BELL.

Peut-être.

KITTY BELL.

Ayez pitié de moi ! vous me tuez par de telles scènes.

JOHN BELL.

Bah ! vous êtes plus forte que vous ne le croyez.

KITTY BELL.

Ah! n'y comptez pas trop... Au nom de nos pauvres enfans!

JOHN BELL.

Où je vois un mystère, je vois une faute.

KITTY BELL.

Et si vous n'y trouviez qu'une bonne action? quel regret pour vous!

JOHN BELL.

Si c'est une bonne action, pourquoi vous être cachée?

KITTY BELL.

Pourquoi, John Bell? parce que votre cœur s'est endurci, et que vous m'auriez empêché d'agir selon le mien. Et cependant, qui donne au pauvre prête au Seigneur.

JOHN BELL.

Vous feriez mieux de prêter à intérêts sur de bons gages.

KITTY BELL.

Dieu vous pardonne vos sentimens et vos paroles!

JOHN BELL, marchant dans la chambre à grands pas.

Depuis quelque temps vous lisez trop ; je n'aime pas cette manie dans une femme... Voulez-vous être une *bas-bleue?*

KITTY BELL.

Oh ! mon ami ! en viendrez-vous jusqu'à me dire des choses méchantes, parce que, pour la première fois, je ne vous obéis pas sans restrictions ? — Je ne suis qu'une femme simple et faible ; je ne sais rien que mes devoirs de chrétienne.

JOHN BELL.

Les savoir pour ne pas les remplir, c'est une profanation.

KITTY BELL.

Accordez-moi quelques semaines de silence seulement sur ces comptes, et le premier mot qui sortira de ma bouche sera le pardon que je vous demanderai pour avoir tardé à vous dire la vérité. Le second sera le récit exact de ce que j'ai fait.

JOHN BELL.

Je désire que vous n'ayez rien à dissimuler.

KITTY BELL.

Dieu le sait! il n'y a pas une minute de ma vie dont le souvenir puisse me faire rougir.

JOHN BELL.

Et cependant jusqu'ici vous ne m'aviez rien caché.

KITTY BELL.

Souvent la terreur nous apprend à mentir.

JOHN BELL.

Vous savez donc faire un mensonge?

KITTY BELL.

Si je le savais, vous prierais-je de ne pas m'interroger? — Vous êtes un juge impitoyable.

JOHN BELL.

Impitoyable! Vous me rendrez compte de cet argent.

KITTY BELL.

Eh bien! je vous demande jusqu'à demain pour cela.

JOHN BELL.

Soit; jusqu'à demain je n'en parlerai plus.

KITTY BELL lui baise la main.

Ah! je vous retrouve. — Vous êtes bon. — soyez-le toujours.

JOHN BELL.

C'est bien! c'est bien! songez à demain.

Il sort.

KITTY BELL, seule.

Pourquoi, lorsque j'ai touché la main de mon mari, me suis-je reproché d'avoir gardé ce livre? — La conscience ne peut pas avoir tort.

Elle rêve.

Je le rendrai.

Elle sort à pas lents.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE QUAKER, CHATTERTON.

CHATTERTON entre vite et comme en se sauvant.

Enfin nous voilà au port.

LE QUAKER.

Ami, est-ce un accès de folie qui t'a pris ?

CHATTERTON,

Je sais très-bien ce que je fais.

LE QUAKER.

Mais pourquoi rentrer ainsi tout à coup ?

CHATTERTON, agité.

Croyez-vous qu'il m'ait vu ?

LE QUAKER.

Il n'a pas détourné son cheval, et je ne l'ai pas vu tourner la tête une fois. Ses deux grooms

l'ont suivi au grand trot. Mais pourquoi l'éviter, ce jeune homme?

CHATTERTON.

Vous êtes sûr qu'il ne m'a pas reconnu?

LE QUAKER.

Si le serment n'était un usage impie, je pourrais le jurer.

CHATTERTON.

Je respire. — C'est que savez-vous bien qu'il est de mes amis? C'est lord Talbot.

LE QUAKER.

Eh bien! qu'importe? — Un ami n'est guère plus méchant qu'un autre homme.

CHATTERTON, marchant à grands pas, avec humeur.

Il ne pouvait rien m'arriver de pis que de le voir. Mon asile était violé, ma paix était troublée, mon nom était connu ici.

LE QUAKER.

Le grand malheur!

CHATTERTON

Le savez-vous, mon nom, pour en juger?

LE QUAKER.

Il y a quelque chose de bien puéril dans ta crainte. Tu n'es que sauvage, et tu seras pris pour un criminel si tu continues.

CHATTERTON.

Oh mon Dieu! pourquoi suis-je sorti avec vous? Je suis certain qu'il m'a vu.

LE QUAKER.

Je l'ai vu souvent venir ici après ses parties de chasse.

CHATTERTON.

Lui?

LE QUAKER.

Oui lui, avec de jeunes lords de ses amis.

CHATTERTON.

Il est écrit que je ne pourrai poser ma tête nulle part. Toujours des amis!

LE QUAKER.

Il faut être bien malheureux pour en venir à dire cela.

CHATTERTON, avec humeur.

Vous n'avez jamais marché aussi lentement qu'aujourd'hui.

LE QUAKER.

Prends-toi à moi de ton désespoir. Pauvre enfant! rien n'a pu t'occuper dans cette promenade. La nature est morte devant tes yeux.

CHATTERTON.

Croyez-vous que mistress Bell soit très-pieuse? Il me semble lui avoir vu une Bible dans les mains.

LE QUAKER, brusquement.

Je n'ai point vu cela. C'est une femme qui aime ses devoirs et qui craint Dieu. Mais je n'ai pas vu qu'elle eût aucun livre dans les mains.

A part.

Où va-t-il se prendre! à quoi ose-t-il penser? J'aime mieux qu'il se noie que de s'attacher à cette branche.

—C'est une jeune femme très-froide, qui n'est émue que pour ses enfans, quand ils sont malades. Je la connais depuis sa naissance.

CHATTERTON.

Je gagerais cent livres sterling que cette rencontre de lord Talbot me portera malheur.

LE QUAKER.

Comment serait-ce possible ?

CHATTERTON.

Je ne sais comment cela se fera, mais vous verrez si cela manque. — Si cette jeune femme aimait un homme, il ferait mieux de se faire sauter la cervelle que de la séduire. Ce serait affreux, n'est-ce pas ?

LE QUAKER.

N'y aura-t-il jamais une de tes idées qui ne tourne au désespoir ?

CHATTERTON.

Je sens autour de moi quelque malheur inévitable. J'y suis tout accoutumé. Je ne résiste plus. Vous verrez cela ; c'est un curieux spectacle. — Je me reposais ici ; mais mon ennemie ne m'y laissera pas.

LE QUAKER.

Quelle ennemie ?

CHATTERTON.

Nommez-la comme vous voudrez, la fortune, la destinée; que sais-je, moi?

LE QUAKER.

Tu t'écartes de ta religion.

CHATTERTON va à lui et lui prend la main.

Vous avez peur que je ne fasse du mal ici? — Ne craignez rien. Je suis inoffensif comme les enfans. Docteur, vous avez vu quelquefois des pestiférés ou des lépreux? Votre premier désir était de les écarter de l'habitation des hommes. — Écartez-moi, repoussez-moi, ou bien laissez-moi seul; je me séparerai moi-même plutôt que de donner à personne la contagion de mon infortune.

Cris, et coups de fouet d'une partie de chasse finie.

Tenez, voilà comme on dépiste le sanglier solitaire!

SCÈNE II.

CHATTERTON, LE QUAKER, JOHN BELL, KITTY BELL.

JOHN BELL, à sa femme.

Vous avez mal fait, Kitty, de ne pas me dire que c'était un personnage de considération.

Un domestique apporte le thé.

KITTY BELL.

En est-il ainsi? En vérité je ne le savais pas.

JOHN BELL.

De très grande considération. Lord Talbot m'a fait dire que c'était son ami, et un homme distingué qui ne veut pas être connu.

KITTY BELL.

Hélas! il n'est donc plus malheureux! — j'en suis bien aise. Mais je ne lui parlerai pas, je m'en vais.

JOHN BELL.

Restez, restez. Invitez-le à prendre le thé avec le docteur en famille; cela fera plaisir à lord Talbot.

Il va s'asseoir à droite près de la table à thé.

LE QUAKER, à Chatterton qui fait un mouvement pour se retirer chez lui.

Non, non, ne t'en va pas, on parle de toi.

KITTY BELL, au Quaker.

Mon ami, voulez-vous avoir la bonté de lui demander s'il veut déjeuner avec mon mari et mes enfans?

LE QUAKER.

Vous avez tort de l'inviter, il ne peut pas souffrir les invitations.

KITTY BELL.

Mais c'est mon mari qui le veut.

LE QUAKER, à Chatterton.

Sa volonté est souveraine. — Madame invite son hôte à déjeuner, et désire qu'il prenne le thé en famille ce matin. . .

A part.

Il ne faut pas accepter; c'est par ordre de son mari qu'elle fait cette démarche, mais cela lui déplaît.

JOHN BELL assis, lisant le journal, s'adresse à Kitty.

L'a-t-on invité?

KITTY BELL.

Le docteur lui en parle.

CHATTERTON, au Quaker.

Je suis forcé de me retirer chez moi.

LE QUAKER, à Kitty.

Il est forcé de se retirer chez lui.

KITTY BELL, à John Bell.

Monsieur est forcé de se retirer chez lui.

JOHN BELL.

C'est de l'orgueil : il croit nous honorer trop.

Il tourne le dos et se remet à lire.

CHATTERTON, au Quaker.

Je n'aurais pas accepté ; c'était par pitié qu'on m'invitait.

Il va vers sa chambre, le Quaker le suit et le retient.

Ici un domestique amène les enfans et les fait asseoir à table. Le Quaker s'assied au fond, Kitty Bell à droite, John Bell à gauche tournant le dos à la chambre, les enfans près de leur mère.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LORD TALBOT, LORD LAUDERDALE, LORD KINGSTON, ET TROIS JEUNES LORDS en habit de chasse.

LORD TALBOT, un peu ivre.

Où est-il? où est-il? Le voilà mon camarade! mon ami! Que diable fais-tu ici? Tu nous a quittés? Tu ne veux plus de nous? c'est donc fini? Parce que tu es illustre à présent, tu nous dédaignes. Moi, je n'ai rien appris de bon à Oxford, si ce n'est à boxer, j'en conviens, mais cela ne m'empêche pas d'être ton ami. — Messieurs, voilà mon bon ami......

CHATTERTON, voulant l'interrompre.

Mylord......

LORD TALBOT.

Mon ami Chatterton.

CHATTERTON, sérieusement, lui pressant la main.

Georges, Georges! toujours indiscret!

LORD TALBOT.

Est-ce que cela te fait de la peine! — L'au-

teur des poèmes qui font tant de bruit! Le voilà! Messieurs, j'ai été à l'université avec lui. — Ma foi, je ne me serais pas douté de ce talent-là. Ah! le sournois, comme il m'a attrapé! — Mon cher, voilà lord Lauderdale et lord Kingston qui savent par cœur ton poème d'Harold. Ah! si tu veux souper avec nous, tu seras content d'eux sur mon honneur. Ils disent les vers comme Garrick. — La chasse au renard ne t'amuse pas; sans cela je t'aurais prêté Rébecca, que ton père m'a vendue. Mais tu sais que nous venons toujours souper ici, après la chasse. Ainsi, à ce soir. Ah, par dieu! nous nous amuserons. — Mais tu es en deuil! Ah diable!

CHATTERTON, avec tristesse.

Oui, de mon père.

LORD TALBOT.

Ah! il était bien vieux aussi. Que veux-tu? Te voilà héritier.

CHATTERTON, amèrement.

Oui. De tout ce qui lui restait.

LORD TALBOT.

Ma foi! si tu dépenses aussi noblement ton

argent qu'à Oxford, cela te fera honneur; cependant tu étais déjà bien sauvage. Eh bien! je deviens comme toi à présent, en vérité. J'ai le spleen, mais ce n'est que pour une heure ou deux. — Ah! mistress Bell, vous êtes une puritaine. Touchez là, vous ne m'avez pas donné la main aujourd'hui. Je dis que vous êtes une puritaine, sans cela je vous recommanderais mon ami.

JOHN BELL.

Répondez donc à mylord, Kitty! Mylord, votre seigneurie sait comme elle est timide.

A Kitty.

Montrez de bonnes dispositions pour son ami.

KITTY BELL.

Votre seigneurie ne doit pas douter de l'intérêt que mon mari prend aux personnes qui veulent bien loger chez lui.

JOHN BELL.

Elle est si sauvage, mylord, qu'elle ne lui a pas adressé la parole une fois, le croiriez-vous? pas une fois depuis trois mois qu'il loge ici!

LORD TALBOT.

Oh! maître John Bell, c'est une timidité dont il faut la corriger. Ce n'est pas bien. Allons Chatterton, que diable, corrige-la, toi aussi, corrige-la.

LE QUAKER, sans se lever.

Jeune homme, depuis cinq minutes que tu es ici, tu n'as pas dit un mot qui ne fût de trop.

LORD TALBOT.

Qu'est-ce que c'est que ça? Quel est cet animal sauvage?

JOHN BELL.

Pardon, mylord, c'est un Quaker.

Rires joyeux.

LORD TALBOT.

C'est vrai. Oh! quel bonheur! un Quaker!

Le lorgnant.

Mes amis, c'est un gibier que nous n'avions pas fait lever encore.

Éclats de rires des lords.

CHATTERTON, va vite à lord Talbot.

A demi-voix.

Georges, tout cela est bien léger; mon ca-

ractère ne s'y prête pas... Tu sais cela, souviens-toi de Primerose-Hill!... J'aurai à te parler à ton retour de la chasse.

LORD TALBOT, consterné.

Ah! si tu veux jouer encore du pistolet; comme tu voudras! Mais je croyais t'avoir fait plaisir, moi. Est-ce que je t'ai affligé? Ma foi, nous avons bu un peu sec ce matin. — Qu'est-ce que j'ai donc dit, moi. J'ai voulu te mettre bien avec eux tous. Tu viens ici pour la petite femme, hein? J'ai vu ça, moi.

CHATTERTON.

Ciel et terre! Mylord, pas un mot de plus.

LORD TALBOT.

Allons! il est de mauvaise humeur ce matin. Mistress Bell, ne lui donnez pas de thé vert, il me tuerait ce soir, en vérité.

KITTY BELL, à part.

Mon dieu! comme il me parle effrontément!

LORD LAUDERDALE, vient serrer la main à Chatterton.

Par dieu! je suis bien aise de vous connaître; vos vers m'ont fort diverti.

CHATTERTON.

Diverti, mylord?

LORD LAUDERDALE.

Oui vraiment, et je suis charmé de vous voir installé ici; vous avez été plus adroit que Talbot, vous me ferez gagner mon pari.

LORD KINGSTON.

Oui, oui; il a beau jeter ses guinées chez le mari, il n'aura pas la petite Catherine, comment?... Kitty...

CHATTERTON.

Oui, mylord, Kitty, c'est son nom en abrégé.

KITTY, à part.

Encore! Ces jeunes gens me montrent au doigt, et devant lui!

LORD KINGSTON.

Je crois bien qu'elle aurait eu un faible pour lui, mais vous l'avez, ma foi, supplanté. Au surplus, Georges est un bon garçon et ne vous en voudra pas. — Vous me paraissez souffrant.

CHATTERTON.

Surtout en ce moment, mylord.

LORD TALBOT.

Assez, messieurs, assez; n'allez pas trop loin.

Deux grooms entrent à la fois.

UN GROOM.

Les chevaux de mylord sont prêts.

LORD TALBOT, frappant sur l'épaule de John Bell.

Mon bon John Bell, il n'y a de bons vins de France et d'Espagne que dans la maison de votre petite dévote de femme. Nous voulons les boire tous en rentrant, et tenez moi pour un maladroit, si je ne vous rapporte dix renards pour lui faire des fourrures. — Venez donc nous voir partir. — Passez Lauderdale, passez donc. A ce soir tous, si Rebecca ne me casse pas le col.

JOHN BELL.

Monsieur Chatterton, je suis vraiment heureux de faire connaissance avec vous.

Il lui serre la main à lui casser l'épaule.

Toute ma maison est à votre service.

A Kitty qui allait se retirer.

Mais, Catherine, causez donc un peu avec

ce jeune homme. Il faut lui louer un appartement plus beau et plus cher.

KITTY BELL.

Mes enfans m'attendent.

JOHN BELL.

Restez, restez; soyez polie : je le veux absolument.

CHATTERTON, au Quaker.

Sortons d'ici. Voir sa dernière retraite envahie, son unique repos troublé, sa douce obscurité trahie; voir pénétrer dans sa nuit de si grossières clartés! O supplice! — Sortons d'ici. — Vous l'avais-je dit?

JOHN BELL.

J'ai besoin de vous, docteur; laissez monsieur avec ma femme; je vous veux absolument, j'ai à vous parler. Je vous raccommoderai avec sa Seigneurie.

LE QUAKER.

Je ne sors pas d'ici.

Tous sortent.

Il reste assis au milieu de la scène. Kitty et Chatterton debout, les yeux baissés, et interdits.

SCÈNE IV.

CHATTERTON, LE QUAKER, KITTY BELL.

LE QUAKER, à Kitty Bell.

Il prend la main gauche de Chatterton et met sa main sur le cœur de ce jeune homme.

Les cœurs jeunes, simples et primitifs, ne savent pas encore étouffer les vives indignations que donne la vue des hommes. — Mon enfant, mon pauvre enfant, la solitude devient un amour bien dangereux. A vivre dans cette atmosphère, on ne peut plus supporter le moindre souffle étranger. La vie est une tempête, mon ami; il faut s'accoutumer à tenir la mer. — N'est-ce pas une pitié, mistress Bell, qu'à son âge il ait besoin du port? Je vais vous laisser lui parler et le gronder.

KITTY BELL, troublée.

Non, mon ami, restez, je vous prie. John Bell serait fâché de ne plus vous trouver. Et d'ailleurs, ne tarde-t-il pas à monsieur de rejoindre ses amis d'enfance? Je suis surprise qu'il ne les ait pas suivis.

LE QUAKER.

Leur bruit t'a importunée bien vivement, ma chère fille?

KITTY BELL.

Ah! leur bruit et leurs intentions! monsieur n'est-il pas dans leurs secrets?

CHATTERTON, à part.

Elle les a entendus! elle est affligée! Ce n'est plus la même femme.

KITTY BELL, au Quaker, avec une émotion mal contenue.

Je n'ai pas vécu encore assez solitaire, mon ami; je le sens bien.

LE QUAKER, à Kitty Bell.

Ne sois pas trop sensible à des folies.

KITTY BELL.

Voici un livre que j'ai trouvé dans les mains de ma fille. Demandez à monsieur s'il ne lui appartient pas.

CHATTERTON.

En effet, il était à moi; et à présent, je serais bien aise qu'il revînt dans mes mains.

KITTY BELL, à part.

Il a l'air d'y attacher du prix. O mon Dieu! je n'oserai plus le rendre à présent ni le garder.

LE QUAKER, à part.

Ah! la voilà bien embarrassée.

Il met la Bible dans sa poche, après avoir examiné à droite et à gauche leur embarras.

A Chatterton.

Tais-toi, je t'en prie; elle est prête à pleurer.

KITTY BELL, se remettant.

Monsieur a des amis bien gais et sans doute aussi très-bons.

LE QUAKER.

Ah! ne les lui reprochons point; il ne les cherchait pas.

KITTY BELL.

Je sais bien que monsieur Chatterton ne les attendait pas ici.

CHATTERTON.

La présence d'un ennemi mortel ne m'eût pas fait tant de mal; croyez-le bien, madame.

KITTY BELL.

Ils ont l'air de connaître si bien monsieur Chatterton; et nous, nous le connaissons si peu!

LE QUAKER, à demi-voix à Chatterton.

Ah! les misérables! ils l'ont blessée au cœur.

CHATTERTON, au Quaker.

Et moi, monsieur!

KITTY BELL.

Monsieur Chatterton sait leur conduite comme ils savent ses projets. Mais sa retraite ici, comment l'ont-ils interprétée!

LE QUAKER se lève.

Que le ciel confonde à jamais cette race de sauterelles qui s'abat à travers champs, et qu'on appelle les hommes aimables! Voilà bien du mal en un moment.

CHATTERTON, faisant asseoir le Quaker.

Au nom de Dieu! ne sortez pas que je ne sache ce qu'elle a contre moi. Cela me trouble affreusement.

KITTY BELL.

Monsieur Bell m'a chargé d'offrir à monsieur Chatterton une chambre plus convenable.

CHATTERTON.

Ah! rien ne convient mieux que la mienne à mes projets.

KITTY BELL.

Mais quand on ne parle pas de ses projets, on peut inspirer, à la longue, plus de crainte que l'on n'inspirait d'abord d'intérêt, et je...

CHATTERTON.

Et ?...

KITTY BELL.

Il me semble...

LE QUAKER.

Que veux-tu dire?

KITTY BELL.

Que ces jeunes lords ont en quelque sorte le droit d'être surpris que leur ami les ait quittés pour cacher son nom et sa vie dans une famille aussi simple que la nôtre.

LE QUAKER, à Chatterton.

Rassure-toi, ami ; elle veut dire que tu n'avais pas l'air, en arrivant, d'être le riche compagnon de ces riches petits lords.

CHATTERTON, avec gravité.

Si l'on m'avait demandé ici ma fortune, mon nom et l'histoire de ma vie, je n'y serais pas entré... Si quelqu'un me les demandait aujourd'hui, j'en sortirais.

LE QUAKER.

Un silence qui vient de l'orgueil peut être mal compris ; tu le vois.

CHATTERTON va pour répondre, puis y renonce et s'écrie :

Une torture de plus dans un martyre, qu'importe !

Il se retire en fuyant.

KITTY BELL, effrayée.

Ah ! mon Dieu ! pourquoi s'est-il enfui de la sorte ? Les premières paroles que je lui adresse lui causent du chagrin !... mais en suis-je responsable ? aussi !... Pourquoi est-il venu ici ?... je n'y comprends plus rien ! je veux le savoir !...

Toute ma famille est troublée pour lui et par lui ! Que leur ai-je fait à tous ? Pourquoi l'avez-vous amené ici et non ailleurs, vous? — Je n'aurais jamais dû me montrer, et je voudrais ne les avoir jamais vus.

LE QUAKÈR, avec impatience et chagrin.

Mais c'était à moi seul qu'il fallait dire cela. Je ne m'offense ni ne me désole, moi. Mais à lui, quelle faute?

KITTY BELL.

Mais, mon ami, les avez-vous entendus, ces jeunes gens? — O mon Dieu! comment se fait-il qu'ils aient la puissance de troubler ainsi une vie que le Sauveur même eût bénie ? — Dites, vous qui êtes un homme, vous qui n'êtes point de ces méchans désœuvrés, vous qui êtes grave et bon, vous qui pensez qu'il y a une ame et un Dieu ; dites, mon ami, comment donc doit vivre une femme? Où donc faut-il se cacher? Je me taisais, je baissais les yeux, j'avais étendu sur moi la solitude comme un voile, et ils l'ont déchiré. Je me croyais ignorée, et j'étais connue comme une de leurs femmes ; respectée, et j'étais l'objet d'un pari ! A quoi donc m'ont

servi mes deux enfans, toujours à mes côtés, comme des anges gardiens? A quoi m'a servi la gravité de ma retraite? Quelle femme sera honorée, grand Dieu! si je n'ai pu l'être, et s'il suffit aux jeunes gens de la voir passer dans la rue, pour s'emparer de son nom, et s'en jouer comme d'une balle qu'ils se jettent l'un à l'autre?

La voix lui manque. Elle pleure.

Oh! mon ami, mon ami! obtenez qu'ils ne reviennent jamais dans ma maison.

LE QUAKER.

Qui donc?

KITTY BELL.

Mais eux... eux tous... tout le monde.

LE QUAKER.

Comment?

KITTY BELL.

Et lui aussi;... oui lui.

Elle fond en larmes.

LE QUAKER.

Mais tu veux donc le tuer? Après tout, qu'a-t-il fait?

KITTY, avec agitation.

Oh ! mon Dieu ! moi, le tuer ! — moi qui voudrais... Oh ! Seigneur ! mon Dieu ! Vous que je prie sans cesse, vous savez si j'ai voulu le tuer? mais je vous parle et je ne sais si vous m'entendez. Je vous ouvre mon cœur et vous ne me dites pas que vous y lisez. — Et si votre regard y a lu, comment savoir si vous n'êtes pas mécontent ? Ah! mon ami... J'ai là quelque chose que je voudrais dire... Ah ! si mon père vivait encore !

Elle prend la main du Quaker.

Oui, il y a des momens où je voudrais être catholique, à cause de leur confession. Enfin ! Ce n'est autre chose que la confidence ; mais la confidence divinisée... j'en aurais besoin !

LE QUAKER.

Ma fille, si ta conscience et la contemplation ne te soutiennent pas assez, que ne viens-tu donc à moi ?

KITTY BELL.

Eh bien ! expliquez-moi le trouble où me

jette ce jeune homme! Les pleurs que m'arrache, malgré moi, sa vue, oui! sa seule vue!

LE QUAKER.

Oh! femme! faible femme! au nom de Dieu, cache tes larmes, car le voilà.

KITTY BELL.

Oh! Dieu! son visage est renversé!

CHATTERTON, rentrant comme un fou, sans chapeau. Il traverse la chambre et marche en parlant sans voir personne.

....Et d'ailleurs, et d'ailleurs, ils ne possèdent pas plus leurs richesses que je ne possède cette chambre. — Le monde n'est qu'un mot. — On peut perdre ou gagner le monde sur parole, en un quart d'heure! Nous de possédons tous que nos six pieds, c'est le vieux Will qui l'a dit. — Je vous rendrai votre chambre, quand vous voudrez; j'en veux une encore plus petite. Pourtant, je voulais attendre encore le succès d'une certaine lettre. Mais n'en parlons plus.

Il se jette dans un fauteuil.

LE QUAKER se lève et va à lui, lui prenant la tête.

A demi-voix.

Tais-toi, ami, tais-toi, arrête. — Calme,

calme ta tête brûlante. Laisse passer en silence tes emportemens, et n'épouvante pas cette jeune femme qui t'est étrangère.

CHATTERTON se lève vivement sur le mot : *étrangère*, et dit avec une ironie frémissante.

Il n'y a personne sur la terre à présent qui ne me soit étranger. Devant tout le monde je dois saluer et me taire. Quand je parle, c'est une hardiesse bien inconvenante, et dont je dois demander humblement pardon... Je ne voulais qu'un peu de repos dans cette maison, le temps d'achever, de coudre l'une à l'autre quelques pages que je dois; à peu près comme un menuisier doit à l'ébéniste quelques planches péniblement passées au rabot. — Je suis ouvrier en livres, voilà tout. — Je n'ai pas besoin d'un plus grand atelier que le mien, et M. Bell s'est trop attendri de l'amitié de lord Talbot pour moi. Lord Talbot, on peut l'aimer ici, cela se conçoit. — Mais son amitié pour moi, ce n'est rien. Cela repose sur une ancienne idée que je lui ôterai d'un mot; sur un vieux chiffre que je rayerai de sa tête, et que mon père a emporté dans le pli de son linceul; un chiffre assez considérable, ma foi, et qui me

valait beaucoup de révérences et de serremens de main. — Mais tout cela est fini, je suis ouvrier en livres. — Adieu madame, adieu monsieur. Ha! ha! — Je perds bien du temps! A l'ouvrage, à l'ouvrage!

Il monte à grands pas l'escalier de sa chambre, et s'y enferme.

SCÈNE V.

LE QUAKER, KITTY BELL, consternés.

LE QUAKER.

Tu es remplie d'épouvante, Kitty?

KITTY BELL.

C'est vrai.

LE QUAKER.

Et moi aussi.

KITTY BELL.

Vous aussi? — Vous, si fort, vous que rien n'a jamais ému devant moi? — Mon Dieu! qu'y a-t-il donc ici que je ne puis comprendre? Ce jeune homme nous a tous trompés; il s'est glissé ici comme un pauvre, et il est riche! Ces jeunes gens ne lui ont-ils pas parlé comme à leur égal? Qu'est-il venu faire ici? qu'a-t-il voulu en se

faisant plaindre ? Pourtant ce qu'il dit a l'air vrai, et lui a l'air bien malheureux.

LE QUAKER.

Il serait bon que ce jeune homme mourût.

KITTY BELL.

Mourir ! pourquoi ?

LE QUAKER.

Parce que mieux vaut la mort que la folie.

KITTY BELL.

Et vous croyez.... ah ! le cœur me manque.

Elle tombe assise.

LE QUAKER.

Que la plus forte raison ne tiendrait pas à ce qu'il souffre.—Je dois te dire toute ma pensée, Kitty Bell, et il n'y a pas d'ange au ciel qui soit plus pur que toi. La vierge mère ne jette pas sur son enfant un regard plus chaste que le tien. Et pourtant, tu as fait, sans le vouloir, beaucoup de mal autour de toi.

KITTY BELL.

Puissances du ciel ! est-ce possible ?

LE QUAKER.

Écoute, écoute, je t'en prie. — Comment le mal sort du bien, et le désordre de l'ordre même, voilà ce que tu ne peux t'expliquer, n'est-ce pas? Eh bien! sache, ma chère fille, qu'il a suffi pour cela d'un regard de toi, inspiré par la plus belle vertu qui siége à la droite de Dieu, la pitié.—Ce jeune homme, dont l'esprit a trop vite mûri sous les ardeurs de la poésie, comme dans une serre brûlante, a conservé le cœur naïf d'un enfant. Il n'a plus de famille, et, sans se l'avouer, il en cherche une; il s'est accoutumé à te voir vivre près de lui, et peut-être s'est habitué à s'inspirer de ta vue et de ta grâce maternelle. La paix qui règne autour de toi a été aussi dangereuse pour cet esprit rêveur, que le sommeil sous la blanche tubéreuse; ce n'est pas ta faute, si, repoussé de tous côtés, il s'est cru heureux d'un accueil bienveillant; mais enfin cette existence de sympathie silencieuse et profonde est devenue la sienne.—Te crois-tu bien le droit de la lui ôter?

KITTY BELL.

Hélas! croyez-vous donc qu'il ne nous ait pas trompés?

LE QUAKER.

Lovelace avait plus de dix-huit ans, Kitty. Et ne lis-tu pas sur le front de Chatterton la timidité de la misère ? Moi, je l'ai sondée, elle est profonde.

KITTY BELL.

Oh ! mon Dieu ! quel mal a dû lui faire ce que j'ai dit tout à l'heure !

LE QUAKER.

Je le crois, madame.

KITTY BELL.

Madame ? — Ah ! ne vous fâchez pas. Si vous saviez ce que j'ai fait et ce que j'allais faire !

LE QUAKER.

Je veux bien le savoir.

KITTY BELL.

Je me suis cachée de mon mari, pour quelques sommes que j'ai données pour monsieur Chatterton. Je n'osais pas les lui demander et je ne les ai pas reçues encore. Mon mari s'en est aperçu. Dans ce moment même j'allais peut-être me déterminer à en parler à ce jeune

homme. Oh ! que je vous remercie de m'avoir épargné cette mauvaise action. Oui, c'eût été un crime assurément, n'est-ce pas ?

LE QUAKER.

Il en aurait fait un, lui, plutôt que de ne pas vous satisfaire. Fier comme je le connais, cela est certain. Mon amie, ménageons-le. Il est atteint d'une maladie toute morale et presque incurable, et quelquefois contagieuse; maladie terrible qui se saisit surtout des ames jeunes, ardentes et toutes neuves à la vie, éprises de l'amour du juste et du beau, et venant dans le monde pour y rencontrer, à chaque pas, toutes les iniquités et toutes les laideurs d'une société mal construite. Ce mal, c'est la haine de la vie et l'amour de la mort : c'est l'obstiné suicide.

KITTY BELL.

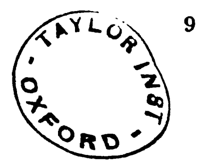
Oh ! que le Seigneur lui pardonne ! serait-ce vrai ?

Elle se cache la tête pour pleurer.

LE QUAKER.

Je dis obstiné, parce qu'il est rare que ces malheureux renoncent à leur projet quand il est arrêté en eux-mêmes.

9



KITTY BELL.

En est-il là ? En êtes-vous sûr ? Dites-moi vrai ! dites-moi tout. Je ne veux pas qu'il meure ! — Qu'a-t-il fait ? que veut-il ? Un homme si jeune ! une ame céleste ! la bonté des anges ! la candeur des enfans ! une ame toute éclatante de pureté, tomber ainsi dans le crime des crimes, celui que Christ hésiterait lui-même à pardonner. Non, cela ne sera pas, il ne se tuera pas. Que lui faut-il ? est-ce de l'argent ? Eh bien ! j'en aurai. — Nous en trouverons bien quelque part pour lui. Tenez, tenez, voilà des bijoux, que jamais je n'ai daigné porter, prenez-les, vendez tout. — Se tuer ! là, devant moi, et mes enfans ! — Vendez, vendez, je dirai ce que je pourrai. Je recommencerai à me cacher ; enfin je ferai mon crime aussi, moi ; je mentirai : voilà tout.

LE QUAKER.

Tes mains ! tes mains ! ma fille, que je les adore.

Il baise ses deux mains réunies.

Tes fautes sont innocentes, et, pour cacher ton mensonge miséricordieux, les saintes tes sœurs étendraient leurs voiles ; mais garde tes

bijoux, c'est un homme à mourir vingt fois devant un or qu'il n'aurait pas gagné ou tenu de sa famille. J'essaierais bien inutilement de lutter contre sa faute unique, vice presque vertueux, noble imperfection, péché sublime; l'orgueil de la pauvreté.

KITTY BELL.

Mais n'a-t-il pas parlé d'une lettre qu'il aurait écrite à quelqu'un dont il attendrait du secours?

LE QUAKER.

Ah! c'est vrai! Cela était échappé à mon esprit, mais ton cœur avait entendu. Oui, voilà une ancre de miséricorde. Je m'y appuierai avec lui.

Il veut sortir.

KITTY BELL.

Mais...... que voulait-il dire en parlant de lord Talbot: *On peut l'aimer ici, cela se conçoit.*

LE QUAKER.

Ne songe point à ce mot-là! Un esprit absorbé comme le sien dans ses travaux et ses peines,

est inaccessible aux petitesses d'un dépit jaloux, et plus encore aux vaines fatuités de ces coureurs d'aventures. Que voudrait dire cela? Il faudrait donc supposer qu'il regarde ce Talbot comme essayant ses séductions près de Kitty Bell et avec succès, et supposer que Chatterton se croit le droit d'en être jaloux ; supposer que ce charme d'intimité serait devenu en lui une passion,...? Si cela était....

KITTY BELL.

Oh! ne me dites plus rien......laissez-moi m'enfuir.

Elle se sauve en fermant ses oreilles, et il la poursuit de sa voix.

LE QUAKER.

Si cela était. Ma foi! j'aimerais mieux le laisser mourir.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

La chambre de Chatterton, sombre, petite, pauvre, sans feu, un lit misérable et en désordre.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHATTERTON.

Il est assis sur le pied de son lit et écrit sur ses genoux.

Il est certain qu'elle ne m'aime pas. — Et moi... je n'y veux plus penser. — Mes mains sont glacées, ma tête est brûlante. — Me voilà seul en face de mon travail. — Il ne s'agit plus de sourire et d'être bon! de saluer et de serrer la main! toute cette comédie est jouée : j'en commence une autre avec moi-même. — Il faut, à cette heure, que ma volonté soit assez puissante pour saisir mon ame, et l'emporter tour à tour dans le cadavre ressuscité des personnages que j'invoque, et dans le fantôme de ceux que j'invente! Ou bien il faut que, devant Chatterton malade, devant Chatterton qui a froid,

qui a faim, ma volonté fasse poser avec prétention un autre Chatterton, gracieusement paré pour l'amusement du public, et que celui-là soit décrit par l'autre; le troubadour par le mendiant. Voilà les deux poésies possibles, ça ne va pas plus loin que cela! Les divertir ou leur faire pitié; faire jouer de misérables poupées, ou l'être soi-même et faire trafic de cette singerie! Ouvrir son cœur pour le mettre en étalage sur un comptoir! S'il a des blessures tant mieux! il a plus de prix; tant soit peu mutilé on l'achète plus cher!

Il se lève.

Lève-toi, créature de Dieu, faite à son image, et admire-toi encore dans cette condition!

Il rit et se rassied.
Une vieille horloge sonne une demi-heure (deux coups).

—Non, non!

L'heure t'avertit; assieds-toi, et travaille, malheureux! Tu perds ton temps en réfléchissant; tu n'as qu'une réflexion à faire, c'est que tu es un pauvre. — Entends-tu bien? un pauvre!

Chaque minute de recueillement est un vol que tu te fais; c'est une minute stérile. — Il s'agit bien de l'idée, grand Dieu! ce qui rap-

porte, c'est le mot. Il y a tel mot qui peut aller jusqu'à un schelling ; la pensée n'a pas cours sur la place.

O loin de moi! — Loin de moi, je t'en supplie, découragement glacé! Mépris de moi-même, ne viens pas achever de me perdre! Détourne-toi! détourne-toi! car à présent, mon nom et ma demeure, tout est connu; et si demain ce livre n'est pas achevé, je suis perdu! oui perdu! sans espoir! — Arrêté! jugé! condamné! jeté en prison!

Oh! dégradation! oh! honteux travail!

Il écrit.

Il est certain que cette jeune femme ne m'aimera jamais. — Eh bien! ne puis-je cesser d'avoir cette idée?

Long silence.

J'ai bien peu d'orgueil d'y penser encore. — Mais qu'on me dise donc pourquoi j'aurais de l'orgueil. De l'orgueil de quoi? je ne tiens aucune place dans aucun rang. Et il est certain que ce qui me soutient, c'est cette fierté naturelle. Elle me crie toujours à l'oreille de ne pas ployer et de ne pas avoir l'air malheureux. — Et pour qui donc fait-on l'heureux quand on ne l'est pas? Je crois que c'est pour les femmes. Nous

posons tous devant elles. — Les pauvres créatures, elles te prennent pour un trône, ô Publicité! vile Publicité; toi qui n'es qu'un pilori où le profane passant peut nous souffleter. En général, les femmes aiment celui qui ne s'abaisse devant personne. Eh bien! par le Ciel, elles ont raison. — Du moins celle-ci qui a les yeux sur moi ne me verra pas baisser la tête. — Oh! s'il elle m'eût aimé!

Il s'abandonne à une longue rêverie dont il sort violemment.

Écris donc, malheureux, évoque donc ta volonté! — Pourquoi est-elle si faible? N'avoir pu encore lancer en avant cet esprit rebelle qu'elle excite et qui s'arrête! — Voilà une humiliation toute nouvelle pour moi! — Jusqu'ici je l'avais toujours vu partir avant son maître, il lui fallait un frein, et cette nuit c'est l'éperon qu'il lui faut. — Ah! ah! l'immortel! Ah! ah! le rude maître du corps! Esprit superbe, seriez-vous paralysé par ce misérable brouillard qui pénètre dans une chambre délabrée? suffit-il, orgueilleux, d'un peu de vapeur froide pour vous vaincre?

Il jette sur ses épaules la couverture de son lit.

L'épais brouillard! il est tendu au-dehors de

ma fenêtre comme un rideau blanc, ou comme un linceul. — Il était pendu ainsi à la fenêtre de mon père la nuit de sa mort.

L'horloge sonne trois quarts.

Encore! le temps me presse; et rien n'est écrit!

Il lit.

Harold! Harold!... ô Christ! Harold... le duc Guillaume...

Eh! que me fait cet Harold, je vous prie? — Je ne puis comprendre comment j'ai écrit cela.

Il déchire le manuscrit en parlant. — Un peu de délire le prend.

J'ai fait le catholique; j'ai menti. Si j'étais catholique, je me ferais moine et trappiste. Un trappiste n'a pour lit qu'un cercueil, mais au moins il y dort. — Tous les hommes ont un lit où ils dorment, moi j'en ai un où je travaille pour de l'argent.

Il porte la main à sa tête.

Où vais-je? où vais-je? Le mot entraîne l'idée malgré elle... O Ciel? la folie ne marche-t-elle pas ainsi! Voilà qui peut épouvanter le plus brave... Allons! calme-toi. — Je relisais ceci... Oui!.... Ce poème-là n'est pas assez beau!.... Écrit trop vite! — Écrit pour vivre! — O sup-

plice ! La bataille d'Hastings !... — Les vieux Saxons !... Les jeunes Normands !... Me suis-je intéressé à cela ? non. Et pourquoi donc en as-tu parlé ? — Quand j'avais tant à dire sur ce que je vois. — Réveiller de froides cendres, quand tout frémit et souffre autour de moi ; quand la Vertu appelle à son secours et se meurt à force de pleurer ; quand le pâle Travail est dédaigné ; quand l'Espérance a perdu son ancre, la Foi, son calice, la Charité, ses pauvres enfans ; quand la Loi est athée et corrompue comme une courtisane ; lorsque la Terre crie et demande justice au poète de ceux qui la fouillent sans cesse pour avoir son or, et lui disent qu'elle peut se passer du Ciel.

Et moi ! moi qui sens cela, je ne lui répondrais pas ! Si ! par le Ciel ! je lui répondrai. Je frapperai du fouet les méchans et les hypocrites. Je dévoilerai Jérémiah-Milles et Warton.

Ah ! misérable ! Mais... c'est la Satire ? tu deviens méchant.

Il pleure long-temps avec désolation.

Écris plutôt sur ce brouillard qui s'est logé à ta fenêtre comme à celle de ton père.

Il s'arrête.
Il prend une tabatière sur sa table.

Le voilà mon père ! — Vous voilà ! Bon vieux marin ! Franc capitaine de haut-bord, vous dormiez la nuit, vous, et le jour vous vous battiez ! vous n'étiez pas un Paria intelligent comme l'est devenu votre pauvre enfant. Voyez-vous, voyez-vous ce papier blanc ? s'il n'est pas rempli demain j'irai en prison, mon père, et je n'ai pas dans la tête un mot pour noircir ce papier, parce que j'ai faim. — J'ai vendu, pour manger, le diamant qui était là, sur cette boîte, comme une étoile sur votre beau front. Et à présent je ne l'ai plus, et j'ai toujours la faim. Et j'ai aussi votre orgueil, mon père, qui fait que je ne le dis pas.—Mais vous, qui étiez vieux et qui saviez qu'il faut de l'argent pour vivre, et que vous n'en aviez pas à me laisser, pourquoi m'avez-vous créé ?

Il jette la boîte.—Il court après, se met à genoux et pleure.

Ah! pardon, pardon, mon père ! mon vieux père en cheveux blancs ! — Vous m'avez tant embrassé sur vos genoux ! — C'est ma faute ! j'ai cru être poète ! C'est ma faute ; mais je vous assure que votre nom n'ira pas en prison ! Je vous le jure, mon vieux père. Tenez, tenez, voilà de l'opium ! si j'ai par trop faim... je ne mangerai pas, je boirai.

Il fond en larmes sur la tabatière où est le portrait.

Quelqu'un monte lourdement mon escalier de bois. — Cachons ce trésor!

Cachant l'opium.

Et pourquoi ? Ne suis-je donc pas libre? plus libre que jamais? — Caton n'a pas caché son épée. Reste comme tu es, romain, et regarde en face.

Il pose l'opium au milieu de sa table.

SCÈNE II.

CHATTERTON, LE QUAKER.

LE QUAKER, jetant les yeux sur la fiole.

Ah!

CHATTERTON.

Eh bien?

LE QUAKER.

Je connais cette liqueur. — Il y a là au moins soixante grains d'opium. Cela te donnerait une certaine exaltation qui te plaîrait d'abord assez comme poète, et puis un peu de délire, et puis un bon sommeil bien lourd et sans rêve, je t'assure. — Tu es resté bien long-temps seul, Chatterton.

Le Quaker pose le flacon sur la table, Chatterton le reprend à la dérobée.

CHATTERTON.

Et si je veux rester seul pour toujours, n'en ai-je pas le droit ?

LE QUAKER.

Il s'assied sur le lit ; Chatterton reste debout, les yeux fixes et hagards.

Les Païens disaient cela.

CHATTERTON.

Qu'on me donne une heure de bonheur, et je redeviendrai un excellent chrétien. Ce que... ce que vous craignez, les Stoïciens l'appelaient : *sortie raisonnable*.

LE QUAKER.

C'est vrai ; et ils disaient même que les causes qui nous retiennent à la vie n'étant guère fortes, on pouvait bien en sortir pour des causes légères. Mais il faut considérer, ami, que la fortune change souvent et peut beaucoup, et que si elle peut faire quelque chose pour quelqu'un, c'est pour un vivant.

CHATTERTON.

Mais aussi elle ne peut rien contre un mort.

Moi, je dis qu'elle fait plus de mal que de bien, et qu'il n'est pas mauvais de la fuir.

LE QUAKER.

Tu as bien raison; mais seulement c'est un peu poltron. — S'aller cacher sous une grosse pierre, dans un grand trou, par frayeur d'elle, c'est de la lâcheté.

CHATTERTON.

Connaissez-vous beaucoup de lâches qui se soient tués?

LE QUAKER.

Quand ce ne serait que Néron.

CHATTERTON.

Aussi sa lâcheté, je n'y crois pas. Les nations n'aiment pas les lâches, et c'est le seul nom d'empereur populaire en Italie.

LE QUAKER.

Cela fait bien l'éloge de la popularité. — Mais, du reste, je ne te contredis nullement. Tu fais bien de suivre ton projet, parce que cela va faire la joie de tes rivaux. Il s'en trouvera d'assez impies pour égayer le public par

d'agréables bouffonneries sur le récit de ta mort, et ce qu'ils n'auraient jamais pu accomplir, tu le fais pour eux ; tu t'effaces. Tu fais bien de leur laisser ta part de cet os vide de la gloire que vous rongez. C'est généreux.

CHATTERTON.

Vous me donnez plus d'importance que je n'en ai. Qui sait mon nom ?

LE QUAKER, à part.

Cette corde vibre encore. Voyons ce que j'en tirerai.

A Chatterton.

On sait d'autant mieux ton nom, que tu l'as voulu cacher.

CHATTERTON.

Vraiment ? Je suis bien aise de savoir cela. — Eh bien ! on le prononcera plus librement après moi.

LE QUAKER, à part.

Toutes les routes le ramènent à leur idée fixe.

Haut.

Mais il m'avait semblé ce matin que tu espérais quelque chose d'une lettre ?

CHATTERTON.

Oui, j'avais écrit au lord-maire, monsieur Beckford, qui a connu mon père assez intimement. On m'avait souvent offert sa protection, je l'avais toujours refusée parce que je n'aime pas être protégé. — Je comptais sur des idées pour vivre. Quelle folie! — Hier elles m'ont manqué toutes; il ne m'en est resté qu'une, celle d'essayer du protecteur.

LE QUAKER.

Monsieur Beckford passe pour le plus honnête homme et l'un des plus éclairés de Londres. Tu as bien fait. Pourquoi y as-tu renoncé depuis ?

CHATTERTON.

Il m'a suffi depuis de la vue d'un homme.

LE QUAKER.

Essaie de la vue d'un sage après celle d'un fou. — Que t'importe ?

CHATTERTON.

Eh! pourquoi ces retards? Les hommes d'imagination sont éternellement crucifiés, le sarcasme et la misère sont les clous de leur croix.

Pourquoi voulez-vous qu'un autre soit enfoncé dans ma chair : le remords de s'être inutilement abaissé ? — Je veux *sortir raisonnablement.* J'y suis forcé.

LE QUAKER se lève.

Que le Seigneur me pardonne ce que je vais faire. Écoute ! Chatterton, je suis très vieux, je suis chrétien et de la secte la plus pure de la république universelle de Christ. J'ai passé tous mes jours avec mes frères dans la méditation, la charité et la prière. Je vais te dire, au nom de Dieu, une chose vraie, et, en la disant, je vais, pour te sauver, jeter une tache sur mes cheveux blancs.

Chatterton ! Chatterton ! Tu peux perdre ton ame, mais tu n'as pas le droit d'en perdre deux. —Or, il y en a une qui s'est attachée à la tienne et que ton infortune vient d'attirer comme les Écossais disent que la paille attire le diamant radieux. Si tu t'en vas, elle s'en ira ; et cela, comme toi, sans être en état de grâce et indigne pour l'éternité de paraître devant Dieu.

Chatterton ! Chatterton ! Tu peux douter de l'éternité, mais elle n'en doute pas ; tu seras jugé selon tes malheurs et ton désespoir et tu

peux espérer miséricorde, mais non pas elle, qui était heureuse et toute chrétienne. Jeune homme, je te demande grâce pour elle, à genoux, parce qu'elle est pour moi sur la terre comme mon enfant.

CHATTERTON.

Mon Dieu! mon ami, mon père, que voulez-vous dire....? serait-ce donc....? levez-vous.... vous me faites honte.... serait-ce....?

LE QUAKER.

Grâce! car si tu meurs, elle mourra....

CHATTERTON.

Mais qui donc?

LE QUAKER.

Parce qu'elle est faible de corps et d'ame, forte de cœur seulement.

CHATTERTON.

Nommez-la! aurais-je osé croire....?

LE QUAKER. *Il se relève.*

Si jamais tu lui dis ce secret, malheureux! tu es un traître, et tu n'auras pas besoin de suicide; ce sera moi qui te tuerai.

CHATTERTON.

Est-ce donc....?

LE QUAKER.

Oui, la femme de mon vieil ami, de ton hôte.... la mère des beaux enfans.

CHATTERTON.

Kitty Bell!

LE QUAKER.

Elle t'aime, jeune homme. Veux-tu te tuer encore?

CHATTERTON, tombant dans les bras du Quaker.

Hélas! je ne puis donc plus vivre ni mourir?

LE QUAKER, fortement.

Il faut vivre, te taire et prier Dieu!

SCÈNE III.

L'arrière-boutique.

KITTY BELL, LE QUAKER.

KITTY sort seule de sa chambre et regarde dans la salle.

Personne! — Venez mes enfans!

— Il ne faut jamais se cacher, si ce n'est pour faire le bien.

Allez vite chez lui! portez-lui....

Au Quaker.

Je reviens, mon ami, je reviens vous écouter.

A ses enfans.

Portez-lui tous vos fruits. — Ne dites pas que je vous envoie, et montez sans faire de bruit. —Bien! bien!

Les deux enfans, portant un panier, montent doucement l'escalier et entrent dans la chambre de Chatterton.

Quand ils sont en haut.

Eh bien! mon ami, vous croyez donc que le bon lord-maire lui fera du bien. Oh! mon ami, je consentirai à tout ce que vous voudrez me conseiller!

LE QUAKER.

Oui, il sera nécessaire que dans peu de temps il aille habiter une autre maison, peut-être même hors de Londres.

KITTY BELL.

Soit à jamais bénie la maison où il sera heureux, puisqu'il ne peut l'être dans la mienne! Mais qu'il vive, ce sera assez pour moi.

LE QUAKER.

Je ne lui parlerai pas à présent de cette résolution; je l'y préparerai par degrés.

KITTY BELL, ayant peur que le Quaker n'y consente.

Si vous voulez, je lui en parlerai, moi.

LE QUAKER.

Pas encore : ce serait trop tôt.

KITTY BELL.

Mais si, comme vous le dites, ce n'est pour lui qu'une habitude à rompre.

LE QUAKER.

Sans doute... il est fort sauvage. — Les auteurs n'aiment que leurs manuscrits..... Il ne tient à personne, il n'aime personne... Cependant ce serait trop tôt.

KITTY BELL.

Pourquoi donc trop tôt, si vous pensez que sa présence soit si fatale?

LE QUAKER.

Oui, je le pense, je ne me rétracte pas.

KITTY BELL.

Cependant, si cela est nécessaire, je suis prête à le lui dire à présent ici.

LE QUAKER.

Non, non, ce serait tout perdre.

KITTY BELL, satisfaite.

Alors, mon ami, convenez-en, s'il reste ici, je ne puis pas le maltraiter, il faut bien que l'on tâche de le rendre moins malheureux. J'ai envoyé mes enfans pour le distraire; et ils ont voulu absolument lui porter leur goûter, leurs fruits, que sais-je? Est-ce un grand crime à moi, mon ami? en est-ce un à mes enfans?

LE QUAKER, s'asseyant, se détourne pour essuyer une larme.

KITTY BELL.

On dit donc qu'il a fait de bien beaux livres? Les avez-vous lus, ses livres?

LEQUAKER, avec une insouciance affectée.

Oui, c'est un beau génie.

KITTY BELL.

Et si jeune! est-ce possible? — Ah! vous ne

voulez pas me répondre, et vous avez tort, car jamais je n'oublie un mot de vous. Ce matin, par exemple, ici même, ne m'avez-vous pas dit que *rendre à un malheureux un cadeau qu'il a fait, c'est l'humilier et lui faire mesurer toute sa misère?* — Aussi, je suis bien sûre que vous ne lui avez pas rendu sa Bible? — N'est-il pas vrai? avouez-le.

LE QUAKER lui donne sa Bible lentement, en la lui faisant attendre.

Tiens, mon enfant, comme c'est moi qui te la donne, tu peux la garder.

KITTY BELL. Elle s'assied à ses pieds à la manière des enfans qui demandent une grâce.

Oh! mon ami, mon père, votre bonté a quelquefois un air méchant, mais c'est toujours la bonté la meilleure. Vous êtes au-dessus de nous tous par votre prudence; vous pourriez voir à vos pieds tous nos petits orages que vous méprisez, et cependant, sans en être atteint, vous y prenez part; vous en souffrez par indulgence, et puis vous laissez tomber quelques mots, et les nuages se dissipent, et nous vous rendons grâces, et les larmes s'effacent, et nous sourions, parce que vous l'avez permis.

LE QUAKER l'embrasse sur le front.

Mon enfant ! ma chère enfant ! avec toi, du moins, je suis sûr de n'en avoir pas de regret.

On parle.

— On vient !... Pourvu que ce ne soit pas un de ses amis. — Ah ! c'est Talbot, j'en étais sûr.

On entend le cor de chasse.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LORD TALBOT, JOHN BELL.

LORD TALBOT.

Oui, oui, je vais les aller joindre tons, qu'ils se réjouissent ! moi, je n'ai plus le cœur à leur joie. J'ai assez d'eux, laissez-les souper sans moi. Je me suis assez amusé à les voir se ruiner pour essayer à vouloir me suivre ; à présent ce jeu-là m'ennuie. M. Bell, j'ai à vous parler. — Vous ne m'aviez pas dit les chagrins et la pauvreté de mon ami, de Chatterton.

JOHN BELL à Kitty Bell.

Mistress Bell, votre absence est nécessaire... pour un instant.

Kitty Bell se retire lentement dans sa chambre.

Mais, mylord, ses chagrins, je ne les vois pas ; et quant à sa pauvreté, je sais qu'il ne doit rien ici.

LORD TALBOT.

Oh ciel! comment fait-il? Oh! si vous saviez! et vous aussi, bon Quaker, si vous saviez ce que l'on vient de m'apprendre! D'abord ses beaux poèmes ne lui ont pas donné un morceau de pain. — Ceci est tout simple; ce sont des poèmes, et ils sont beaux : c'est le cours naturel des choses. Ensuite, une espèce d'érudit, un misérable inconnu et méchant, vient de publier (Dieu fasse qu'il l'ignore!) une atroce calomnie. Il a prétendu prouver qu'Harold et tous ses poèmes n'étaient pas de lui. Mais moi, j'attesterai le contraire, moi qui l'ai vu les inventer à mes côtés; là, encore enfant. Je l'attesterai, je l'imprimerai, et je signerai Talbot.

LE QUAKER.

C'est bien, jeune homme.

LORD TALBOT.

Mais ce n'est pas tout. N'avez-vous pas vu rôder chez vous un nommé Skirner?

JOHN BELL.

Oui, oui, je sais ; un riche propriétaire de plusieurs maisons de la Cité.

LORD TALBOT.

C'est cela.

JOHN BELL.

Il est venu hier.

LORD TALBOT.

Eh bien! il le cherche pour le faire arrêter ; lui, trois fois millionnaire, pour quelque pauvre loyer qu'il lui doit. Et Chatterton... — Oh ! voilà qui est horrible à penser. — Je voudrais, tant cela fait honte au pays, je voudrais pouvoir le dire si bas que l'air ne pût l'entendre. — Approchez tous deux. — Chatterton, pour sortir de chez lui, a promis par écrit et signé... — Oh ! je l'ai lu... — Il a signé que tel jour (et ce jour approche) il paierait sa dette, et que, s'il mourait dans l'intervalle, il vendait à l'école de chirurgie.... on n'ose pas dire cela..... son corps pour la payer ; et le millionnaire a reçu l'écrit !

LE QUAKER.

O misère ! misère sublime !

LORD TALBOT.

Il n'y faut pas songer ; je donnerai tout à son insu ; mais sa tranquillité, la comprenez-vous?

LE QUAKER.

Et sa fierté, ne la comprends-tu pas ? toi, ami !

LORD TALBOT.

Eh ! monsieur, je le connaissais avant vous, je veux le voir. — Je sais comment il faut lui parler. Il faut le forcer de s'occuper de son avenir.... et, d'ailleurs, j'ai quelque chose à réparer.

JOHN BELL.

Diable ! diable ! voilà une méchante affaire ; à le voir si bien avec vous, mylord, j'ai cru que c'était un vrai gentleman, moi ; mais tout cela pourra faire chez moi une esclandre. Tenez, franchement, je désire que ce jeune homme soit averti par vous qu'il ne peut demeurer plus d'un mois ici, mylord.

LORD TALBOT.

N'en parlons plus, monsieur ; j'espère, s'il a

la bonté d'y venir, que ma maison le dédommagera de la vôtre.

KITTY BELL revient timidement.

Avant que sa seigneurie ne se retire, j'aurais voulu lui demander quelque chose, avec la permission de M. Bell.

JOHN BELL, se promenant brusquement au fond de la chambre.

Vous n'avez pas besoin de ma permission. Dites ce qui vous plaîra.

KITTY BELL.

Mylord connaît-il M. Beckford, le lord-maire de Londres?

LORD TALBOT.

Parbleu, madame, je crois même que nous sommes un peu parens; je le vois toutes les fois que je crois qu'il ne m'ennuiera pas, c'est-à-dire une fois par an.—Il me dit toujours que j'ai des dettes, et pour mon usage je le trouve sot; mais en général on l'estime.

KITTY BELL.

Monsieur le docteur m'a dit qu'il était plein de sagesse et de bienfaisance.

LORD TALBOT.

A vrai dire, et à parler sérieusement, c'est le plus honnête homme des trois royaumes. Si vous désirez de lui quelque chose.... j'irai le voir ce soir même.

KITTY BELL.

Il y a, je crois, ici quelqu'un qui aura affaire à lui, et...

Ici Chatterton descend de sa chambre avec les deux enfans.

JOHN BELL.

Que voulez-vous dire? Êtes-vous folle?

KITTY BELL, saluant.

Rien que ce qui vous plaîra.

LORD TALBOT.

Mais laissez-la parler, au moins.

LE QUAKER.

La seule ressource qui reste à Chatterton, c'est cette protection.

LORD TALBOT.

Est-ce pour lui? j'y cours.

JOHN BELL, *à sa femme.*

Comment donc savez-vous si bien ses affaires ?

LE QUAKER.

Je les lui ai apprises, moi.

JOHN BELL, *à Kitty.*

Si jamais....!

KITTY BELL.

Oh! ne vous emportez pas, monsieur, nous ne sommes pas seuls.

JOHN BELL.

Ne parlez plus de ce jeune homme.

Ici, Chatterton, qui a remis les deux enfans entre les mains de leur mère, revient vers la cheminée.

KITTY BELL.

Comme vous l'ordonnerez.

JOHN BELL.

Mylord, voici votre ami, vous saurez de lui-même ses sentimens.

SCÈNE V.

CHATTERTON, LORD TALBOT, LE QUAKER, JOHN BELL, KITTY BELL.

Chatterton a l'air calme et presque heureux. Il jette sur un fauteuil quelques manuscrits.

LORD TALBOT.

Tom, je reviens pour vous rendre un service ; me le permettez-vous ?

CHATTERTON, *avec la douceur d'un enfant dans la voix, et ne cessant de regarder Kitty Bell pendant toute la scène.*

Je suis résigné, Georges, à tout ce que l'on voudra, à presque tout.

LORD TALBOT.

Vous avez donc une mauvaise affaire avec ce fripon de Skirner? il veut vous faire arrêter demain?

CHATTERTON.

Je ne le savais pas, mais il a raison.

JOHN BELL, *au Quaker.*

Mylord est trop bon pour lui ; voyez son air de hauteur...

LORD TALBOT.

A-t-il raison?

CHATTERTON.

Il a raison selon la loi. C'était hier que je devais le payer, ce devait être avec le prix d'un manuscrit inachevé, j'avais signé cette promesse; si j'ai eu du chagrin, si l'inspiration ne s'est pas présentée à l'heure dite, cela ne le regarde pas.

Oui, je ne devais pas compter à ce point sur mes forces et dater l'arrivée d'une muse et son départ comme on calcule la course d'un cheval. — J'ai manqué de respect à mon ame immortelle, je l'ai louée à l'heure et vendue. — C'est moi qui ai tort, je mérite ce qui en arrivera.

LE QUAKER, à Kitty.

Je gagerais qu'il leur semble fou! c'est trop beau pour eux.

LORD TALBOT, en riant, un peu piqué.

Ah ça c'est de peur d'être de mon avis que vous le défendez.

JOHN BELL.

C'est bien vrai, c'est pour contredire.

CHATTERTON.

Non... je pense à présent que tout le monde a raison, excepté les poètes. La poésie est une maladie du cerveau. Je ne parle plus de moi, je suis guéri.

LE QUAKER, à Kitty.

Je n'aime pas qu'il dise cela.

CHATTERTON.

Je n'écrirai plus un vers de ma vie, je vous le jure; quelque chose qui arrive, je n'en écrirai plus un seul.

LE QUAKER, ne le quittant pas des yeux.

Hum! il retombe.

LORD TALBOT.

Est-il vrai que vous comptiez sur M. Beckford, mon vieux cousin? je suis surpris que vous n'ayez pas compté sur moi plutôt.

CHATTERTON.

Le lord-maire est à mes yeux le gouvernement, et le gouvernement est l'Angleterre, mylord : c'est sur l'Angleterre que je compte.

LORD TALBOT.

Malgré cela, je lui dirai ce que vous voudrez.

JOHN BELL.

Il ne le mérite guère.

LE QUAKER.

Bien ! voilà une rivalité de protections. Le vieux lord voudra mieux protéger que le jeune. Nous y gagnerons peut-être.

On entend un roulement sur le pavé

KITTY BELL.

Il me semble que j'entends une voiture.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE LORD-MAIRE.

Les jeunes lords descendent avec leurs serviettes à la main et en habit de chasse, pour voir le lord-maire. Six domestiques portant des torches entrent et se rangent en haie. On annonce le lord-maire.

KITTY BELL.

Il vient lui-même, le lord-maire, pour monsieur Chatterton ! Rachel ! mes enfans ! quel bonheur ! embrassez-moi.

Elle court à eux et les baise avec transport.

JOHN BELL.

Les femmes ont des accès de folie inexplicables!

LE QUAKER, à part.

La mère donne à ses enfans un baiser d'amante sans le savoir.

M. BECKFORD, parlant haut.

Ah! ah! voici, je crois, tous ceux que je cherchais réunis. Ah! John Bell, mon féal ami, il fait bon vivre chez vous, ce me semble! car j'y vois de joyeuses figures qui aiment le bruit et le désordre plus que de raison.—Mais c'est de leur âge.

JOHN BELL.

Mylord, votre seigneurie est trop bonne de me faire l'honneur de venir dans ma maison une seconde fois.

M. BECKFORD.

Oui, pardieu, Bell, mon ami; c'est la seconde fois que j'y viens..... ah! les jolis enfans que voilà!... Oui, c'est la seconde fois; car la première ce fut pour vous complimenter sur le bel établissement de vos manufactures, et aujour-

d'hui je trouve cette maison nouvelle plus belle que jamais : c'est votre petite femme qui l'administre, c'est très bien. — Mon cousin Talbot, vous ne dites rien ! je vous ai dérangé, Georges, uous étiez en fête avec vos amis, n'est-ce pas? Talbot, mon cousin, vous ne serez jamais qu'un libertin, mais c'est de votre âge.

LORD TALBOT.

Ne vous occupez pas de moi, mon cher lord.

LORD LAUDERDALE.

C'est ce que nous lui disons tous les jours, mylord.

M. BECKFORD.

Et vous aussi, Lauderdale, et vous, Kingston? toujours avec lui? toujours des nuits passées à chanter, à jouer et à boire? Vous ferez tous une mauvaise fin ; mais je ne vous en veux pas, chacun a le droit de dépenser sa fortune comme il l'entend. — John Bell, n'avez-vous pas chez vous un jeune homme nommé Chatterton, pour qui j'ai voulu venir moi-même?

CHATTERTON.

C'est moi, mylord, qui vous ai écrit.

M. BECKFORD.

Ah ! c'est vous, mon cher ? venez donc ici un peu, que je vous voie en face. J'ai connu votre père, un digne homme s'il en fût; un pauvre soldat, mais qui avait bravement fait son chemin. Ah ! c'est vous qui êtes Thomas Chatterton ? vous vous êtes amusé à faire des vers, mon petit ami, c'est bon pour une fois, mais il ne faut pas continuer. Il n'y a personne qui n'ait eu cette fantaisie. Hé! hé! j'ai fait comme vous dans mon printemps, et jamais Littleton, Swift et Wilkes n'ont écrit pour les belles dames des vers plus galans et plus badins que les miens.

CHATTERTON.

Je n'en doute pas, mylord.

M. BECKFORD.

Mais je ne donnais aux muses que le temps perdu. Je savais bien ce qu'en dit Ben Jonson : que la plus belle muse du monde ne peut suffire à nourrir son homme, et qu'il faut avoir ces demoiselles-là pour maîtresses, mais jamais pour femmes.

Lauderdale, Kingston et les lords rient.

LAUDERDALE.

Bravo, Mylord! c'est bien vrai!

LE QUAKER.

Il veut le tuer à petit feu.

CHATTERTON.

Rien de plus vrai, je le vois aujourd'hui, mylord.

M. BECKFORD.

Votre histoire est celle de mille jeunes gens; vous n'avez rien pu faire de vos maudits vers, et à quoi sont-ils bons, je vous prie? Je vous parle en père, moi, à quoi sont-ils bons? —Un bon Anglais doit-il être utile au pays? —Voyons un peu, quelle idée vous faites-vous de nos devoirs à tous, tant que nous sommes?

CHATTERTON, à part.

Pour elle! pour elle! je boirai le calice jusqu'à la lie.—Je crois les comprendre, mylord; — l'Angleterre est un vaisseau. Notre île en a la forme : la proue tournée au nord, elle est comme à l'ancre au milieu des mers, surveillant le continent. Sans cesse elle tire de ses

flancs d'autres vaisseaux faits à son image, et qui vont la représenter sur toutes les côtes du monde. Mais c'est à bord du grand navire qu'est notre ouvrage à tous. Le roi, les lords, les communes, sont au pavillon, au gouvernail et à la boussole; nous autres, nous devons tous avoir les mains aux cordages, monter aux mâts, tendre les voiles et charger les canons : nous sommes tous de l'équipage, et nul n'est inutile dans la manœuvre de notre glorieux navire.

M. BECKFORD.

Pas mal! pas mal! quoiqu'il fasse encore de la poésie; mais en admettant votre idée, vous voyez que j'ai encore raison. Que diable peut faire le poète dans la manœuvre?

Un moment d'attente.

CHATTERTON.

Il lit dans les astres la route que nous montre le doigt du Seigneur.

LORD TALBOT.

Qu'en dites-vous, mylord? lui donnez-vous tort? Le pilote n'est pas inutile.

M. BECKFORD.

Imagination! mon cher! ou folie, c'est la même chose; vous n'êtes bon à rien, et vous vous êtes rendu tel par ces billevesées. — J'ai des renseignemens sur vous.... à vous parler franchement... et...

LORD TALBOT.

Mylord, c'est un de mes amis, et vous m'obligerez en le traitant bien....

M. BECKFORD.

Oh! vous vous y intéressez, George? eh bien! vous serez content; j'ai fait quelque chose pour votre protégé, malgré les recherches de Bale... Chatterton ne sait pas qu'on a découvert ses petites ruses de manuscrit; mais elles sont bien innocentes, et je les lui pardonne de bon cœur. Le Magisterial est un bien bon écrit; je vous l'apporte pour vous convertir, avec une lettre où vous trouverez mes propositions : il s'agit de cent livres sterling par an. Ne faites pas le dédaigneux, mon enfant; que diable! votre père n'était pas sorti de la côte d'Adam, il n'était pas frère du roi; votre père et vous, n'êtes bon à rien qu'à ce qu'on vous propose,

en vérité. C'est un commencement, vous ne me quitterez pas et je vous surveillerai de près.

CHATTERTON; il hésite un moment, puis après avoir regardé Kitty.

Je consens à tout, mylord.

LORD LAUDERDALE.

Que mylord est bon !

JOHN BELL.

Voulez-vous accepter le premier toast, mylord ?

KITTY BELL, à sa fille.

Allez lui baiser la main.

LE QUAKER, serrant la main à Chatterton.

Bien, mon ami, tu as été courageux.

LORD TALBOT.

J'étais sûr de mon gros cousin Tom. — Allons, j'ai tant fait qu'il est à bon port.

M. BECKFORD.

John Bell, mon honorable Bell, conduisez-moi au souper de ces jeunes fous, que je les voie se mettre à table. — Cela me rajeunira.

LORD TALBOT.

Parbleu, tout ira, jusqu'au Quaker. — Ma foi, mylord, que ce soit par vous ou par moi, voilà Chatterton tranquille; allons, — n'y pensons plus.

JOHN BELL.

Nous allons tous conduire mylord.

A Kitty Bell.

— Vous allez revenir faire les honneurs, je le veux.

Elle va vers sa chambre.

CHATTERTON, au Quaker.

N'ai-je pas fait tout ce que vous vouliez?

Tout haut à lord Beckford.

Mylord, je suis à vous tout à l'heure, j'ai quelques papiers à brûler.

M. BECKFORD.

Bien, bien, il se corrige de la poésie, c'est bien.

Ils sortent.

JOHN BELL revient à sa femme brusquement.

Mais rentrez donc chez vous, et souvenez-vous que je vous attends.

Kitty Bell s'arrête sur la porte un moment, et regarde Chatterton avec inquiétude.

KITTY BELL, à part.

Pourquoi veut-il rester seul, mon Dieu!

SCÈNE VII.

CHATTERTON seul, se promenant.

Allez, mes bons amis.—Il est bien étonnant que ma destinée change ainsi tout à coup. J'ai peine à m'y fier; pourtant les apparences y sont. — Je tiens là ma fortune. — Qu'a voulu dire cet homme en parlant de mes ruses? Ah! toujours ce qu'ils disent tous. Ils ont deviné ce que je leur avouais moi-même, que je suis l'auteur de mon livre. Finesse grossière, je les reconnais là! Que sera cette place? quelque emploi de commis? tant mieux, cela est honorable! Je pourrai vivre, sans écrire les choses communes qui font vivre. — Le Quaker rentrera dans la paix de son ame que j'ai troublée, et elle! Kitty Bell, je ne la tuerai pas, s'il est vrai que je l'eusse tuée. — Dois-je le croire? j'en doute : ce que l'on renferme toujours ainsi est peu violent; et pour être si aimante, son ame est bien maternelle. N'importe, cela vaut mieux, et je ne la verrai plus. C'est convenu... autant eût valu me

tuer. Un corps est aisé à cacher. — On ne le lui eût pas dit. Le Quaker y eût veillé, il pense à tout. Et à présent pourquoi vivre? pour qui?... — pour qu'elle vive, c'est assez.... allons.... arrêtez-vous, idées noires, ne revenez pas.... Lisons ceci...

Il lit le journal.

« Chatterton n'est pas l'auteur de ses œuvres...
» Voilà qui est bien prouvé. — Ces poëmes ad-
» mirables sont réellement d'un moine nommé
» Rowley, qui les avait traduits d'un autre moine
» du dixième siècle, nommé Turgot.... Cette
» imposture, pardonnable à un écolier, serait
» criminelle plus tard.... signé.... *Bale!*.... »
Bale? Qu'est-ce que cela? que lui ai-je fait? — De quel égoût sort ce serpent?

Quoi mon nom est étouffé, ma gloire éteinte, mon honneur perdu! — Voilà le juge!... Et le bienfaiteur!... voyons, qu'offre-t-il...

Il décachète la lettre, lit... et s'écrie avec indignation.

Une place de premier valet de chambre dans sa maison!...

Ah!.... pays damné! terre du dédain! sois maudite à jamais!

Prenant la fiole d'opium.

O mon ame, je t'avais vendue! je te rachète avec ceci.

Il boit l'opium.

— Skirner sera payé! — Libre de tous! égal à tous à présent! — Salut, première heure de repos que j'ai goûtée! — Dernière heure de ma vie, aurore du jour éternel, salut! — Adieu humiliation, haines, sarcasmes, travaux dégradans, incertitudes, angoisses, misères, tortures du cœur, adieu! O quel bonheur, je vous dis adieu! — Si l'on savait! si l'on savait ce bonheur que j'ai....., on n'hésiterait pas si longtemps! — O mort, Ange de délivrance, que ta paix est douce! j'avais bien raison de t'adorer, mais je n'avais pas la force de te conquérir. — Je sais que tes pas seront lents et sûrs. Regarde-moi, Ange sévère, leur ôter à tous la trace de mes pas sur la terre.

Il jette au feu tous ses papiers.

Allez, nobles pensées écrites pour tous ces ingrats dédaigneux, purifiez-vous dans la flamme et remontez au ciel avec moi!

Il lève les yeux au ciel et déchire lentement ses poèmes, dans l'attitude grave et exaltée d'un homme qui fait un sacrifice solennel.

SCÈNE VIII.

CHATTERTON, KITTY BELL.

Kitty Bell sort lentement de sa chambre, s'arrête, observe Chatterton, et va se placer entre la cheminée et lui. — Il cesse tout à coup de déchirer ses papiers.

KITTY BELL, à part.

Que fait-il donc? je n'oserai jamais lui parler! Que brûle-t-il? cette flamme me fait peur, et son visage éclairé par elle est lugubre.

A Chatterton.

N'allez-vous pas rejoindre mylord?

CHATTERTON laisse tomber ses papiers; tout son corps frémit.

Déjà! — Ah! c'est vous! — Ah! madame! à genoux! par pitié! oubliez-moi.

KITTY BELL.

Eh! mon Dieu! pourquoi cela? qu'avez-vous fait?

CHATTERTON.

Je vais partir. — Adieu! — Tenez, madame, il ne faut pas que les femmes soient dupes de nous plus long-temps. Les passions des poëtes n'existent qu'à peine. On ne doit pas aimer ces

gens-là ; franchement ils n'aiment rien ; ce sont tous des égoïstes. Le cerveau se nourrit aux dépens du cœur. Ne les lisez jamais et ne les voyez pas ; moi, j'ai été plus mauvais qu'eux tous.

KITTY BELL.

Mon Dieu ! pourquoi dites-vous : j'ai été ?

CHATTERTON.

Parce que je ne veux plus être poète ; vous le voyez, j'ai déchiré tout. — Ce que je serai ne vaudra guère mieux, mais nous verrons. Adieu ! — Écoutez-moi !... Vous avez une famille charmante ! aimez-vous vos enfans ?

KITTY BELL.

Plus que ma vie assurément.

CHATTERTON.

Aimez donc votre vie pour ceux à qui vous l'avez donnée.

KITTY BELL.

Hélas ! ce n'est que pour eux que je l'aime.

CHATTERTON.

Eh ! quoi de plus beau dans le monde, ô

Kitty Bell! Avec ces anges sur vos genoux, vous ressemblez à la divine charité.

KITTY BELL.

Ils me quitteront un jour.

CHATTERTON.

Rien ne vaut cela pour vous! — C'est là le vrai dans la vie! Voilà un amour sans trouble et sans peur. En eux est le sang de votre sang, l'ame de votre ame : aimez-les, madame, uniquement et par-dessus tout. Promettez-le-moi!

KITTY BELL.

Mon Dieu! vos yeux sont pleins de larmes, et vous souriez.

CHATTERTON.

Puissent vos beaux yeux ne jamais pleurer et vos lèvres sourire sans cesse! O Kitty! ne laissez entrer en vous aucun chagrin étranger à votre paisible famille.

KITTY BELL.

Hélas! cela dépend-il de nous?

CHATTERTON.

Oui! oui!... Il y a des idées avec lesquelles

on peut fermer son cœur.—Demandez-en au Quaker, il vous en donnera.—Je n'ai pas le temps, moi; laissez-moi sortir.

Il marche vers sa chambre.

KITTY BELL.

Mon Dieu! comme vous souffrez!

CHATTERTON.

Au contraire.—Je suis guéri.—Seulement j'ai la tête brûlante. Ah! bonté! bonté! tu me fais plus de mal que leurs noirceurs.

KITTY BELL.

De quelle bonté parlez-vous! Est-ce de la vôtre?

CHATTERTON.

Les femmes sont dupes de leur bonté. C'est par bonté que vous êtes venue. On vous attend là-haut? J'en suis certain. Que faites-vous ici?

KITTY BELL, émue profondément, et l'air hagard.

A présent, quand toute la terre m'attendrait, j'y resterais.

CHATTERTON.

Tout à l'heure, je vous suivrai.—Adieu! adieu!

KITTY BELL, l'arrêtant.

Vous ne viendrez pas.

CHATTERTON.

J'irai. — J'irai.

KITTY BELL.

Oh ! vous ne voulez pas venir.

CHATTERTON.

Madame ! cette maison est à vous, mais cette heure m'appartient.

KITTY BELL.

Qu'en voulez-vous faire ?

CHATTERTON.

Laissez-moi, Kitty. Les hommes ont des momens où ils ne peuvent plus se courber à votre taille et s'adoucir la voix pour vous. Kitty Bell, laissez-moi.

KITTY BELL.

Jamais je ne serai heureuse, si je vous laisse ainsi, monsieur.

CHATTERTON.

Venez-vous pour ma punition ? Quel mauvais génie vous envoie ?

KITTY BELL.

Une épouvante inexplicable.

CHATTERTON.

Vous serez plus épouvantée, si vous restez.

KITTY BELL.

Avez-vous de mauvais desseins, grand Dieu?

CHATTERTON.

Ne vous en ai-je pas dit assez? Comment êtes-vous là ?

KITTY BELL.

Eh! comment n'y serais-je plus?

CHATTERTON.

Parce que je vous aime, Kitty.

KITTY BELL.

Ah! monsieur, si vous me le dites, c'est que vous voulez mourir.

CHATTERTON.

J'en ai le droit, de mourir. — Je le jure devant vous, et je le soutiendrai devant Dieu!

KITTY BELL.

Et moi, je vous jure que c'est un crime; ne le commettez pas.

CHATTERTON.

Il le faut, Kitty, je suis condamné.

KITTY BELL.

Attendez seulement un jour pour penser à votre ame.

CHATTERTON.

Il n'y a rien que je n'aie pensé, Kitty.

KITTY BELL.

Une heure seulement pour prier.

CHATTERTON.

Je ne peux plus prier.

KITTY BELL.

Et moi! je vous prie pour moi-même. Cela me tuera.

CHATTERTON.

Je vous ai avertie! il n'est plus temps.

KITTY BELL.

Et si je vous aime, moi!

CHATTERTON.

Je l'ai vu, et c'est pour cela que j'ai bien fait

de mourir; c'est pour cela que Dieu peut me pardonner.

KITTY BELL.

Qu'avez-vous donc fait?

CHATTERTON.

Il n'est plus temps, Kitty; c'est un mort qui vous parle.

KITTY BELL, à genoux, les mains au ciel.

Puissances du ciel! grâce pour lui.

CHATTERTON.

Allez-vous-en... Adieu!

KITTY BELL, tombant.

Je ne le puis plus...

CHATTERTON.

Eh bien donc! prie pour moi sur la terre et dans le ciel.

Il la baise au front et remonte l'escalier en chancelant; il ouvre sa porte et tombe dans sa chambre.

KITTY BELL.

Ha! — Grand Dieu!

Elle trouve la fiole.

Qu'est-ce que cela? — Mon Dieu! pardonnez-lui.

SCÈNE IX.

KITTY BELL, LE QUAKER.

LE QUAKER, accourant.

Vous êtes perdue... Que faites-vous ici?

KITTY BELL, renversée sur les marches de l'escalier.

Montez vite! montez, monsieur, il va mourir; sauvez-le... s'il est temps.

LE QUAKER, en montant à grands pas, à Kitty Bell.

Reste, reste, mon enfant, ne me suis pas.

(Il entre chez Chatterton, et s'enferme avec lui. On devine des soupirs de Chatterton et des paroles d'encouragement du Quaker. Kitty Bell monte à demi-évanouie en s'accrochant à la rampe de chaque marche; elle fait effort pour tirer à elle la porte, qui résiste et s'ouvre enfin. On voit Chatterton mourant et tombé sur le bras du Quaker. Elle crie, glisse à demi-morte sur la rampe de l'escalier, et tombe sur la dernière marche.

On entend John Bell appeler de la salle voisine.

JOHN BELL.

Mistress Bell!

Kitty se lève tout-à-coup comme par ressort.

JOHN BELL, une seconde fois.

Mistress Bell!

Elle se met en marche et vient s'asseoir lisant sa Bible et balbutiant tout bas des paroles qu'on n'entend pas. Ses enfans accourent et s'attachent à sa robe.

LE QUAKER, du haut de l'escalier.

L'a-t-elle vu mourir? l'a-t-elle vu?

Il va près d'elle.

Ma fille! ma fille!

JOHN BELL, entrant violemment, et montant deux marches de l'escalier.

Que fait-elle ici? Où est ce jeune homme? Ma volonté est qu'on l'emmène!

LE QUAKER.

Dites qu'on l'emporte, il est mort.

JOHN BELL.

Mort!

LE QUAKER.

Oui, mort à dix-huit ans! Vous l'avez tous si bien reçu, étonnez-vous qu'il soit parti!

JOHN BELL.

Mais.....

LE QUAKER.

Arrêtez, monsieur, c'est assez d'effroi pour une femme.

Il la regarde et la voit mourante.

Monsieur, emmenez ses enfans! Vite, qu'ils ne la voient pas.

Il arrache les enfans des pieds de Kitty, les passe à John Bell, et prend leur mère dans ses bras. John Bell les prend à part et reste stupéfait. Kitty Bell meurt dans les bras du Quaker.

JOHN BELL, *avec épouvante.*

Eh bien! eh bien! Kitty! Kitty! qu'avez-vous?

Il s'arrête en voyant le Quaker s'agenouiller.

LE QUAKER, *à genoux.*

Oh! dans ton sein! dans ton sein, Seigneur, reçois ces deux martyrs.

FIN.

SUR

LES REPRÉSENTATIONS

DU

DRAME,

JOUÉ LE 12 FÉVRIER 1835.

SUR

LES REPRÉSENTATIONS

DU

DRAME.

Ce n'est pas à moi qu'il appartient de parler du succès de ce drame ; il a été au-delà des espérances les plus exagérées de ceux qui voulaient bien le souhaiter. Malgré la conscience qu'on ne peut s'empêcher d'avoir de ce qu'il y a de passager dans l'éclat du théâtre, il y a aussi quelque chose de grand, de grave et presque religieux dans cette alliance contractée avec l'assemblée dont on est entendu, et c'est une solennelle récompense des fatigues de l'esprit.—Aussi serait-il injuste de ne pas nommer

les interprètes à qui l'on a confié ses idées, dans un livre qui sera plus durable que les représentations du drame qu'il renferme. Pour moi, j'ai toujours pensé que l'on ne saurait rendre trop hautement justice aux acteurs, eux dont l'art difficile s'unit à celui du poète dramatique, et complète son œuvre. — Ils parlent, ils combattent pour lui, et offrent leur poitrine aux coups qu'il va recevoir, peut-être ; ils vont à la conquête de la gloire solide qu'il conserve, et n'ont pour eux que celle d'un moment. Séparés du monde, qui leur est bien sévère, leurs travaux sont perpétuels, et leur triomphe va peu au-delà de leur existence. Comment ne pas constater le souvenir des efforts qu'ils font tous, et ne pas écrire ce que signerait chacun de ces spectateurs qui les applaudissent avec ivresse?

Jamais aucune pièce de théâtre ne fut mieux jouée, je crois, que ne l'a été celle-ci, et le mérite en est grand; car, derrière le drame écrit, il y a comme un second drame que l'écriture n'atteint pas, et que n'expriment pas les paroles. Ce drame repose dans le mystérieux amour de Chatterton et de Kitty Bell ; cet amour qui se devine toujours et ne se dit jamais; cet amour de deux êtres si purs qu'ils n'oseront

jamais se parler, ni rester seuls qu'au moment de la mort; amour qui n'a pour expression que de timides regards, pour message qu'une Bible, pour messagers que deux enfans, pour caresses que la trace des lèvres et des larmes que ces fronts innocens portent de la jeune mère au jeune poète; amour que le Quaker repousse toujours d'une main tremblante et gronde d'une voix attendrie. Ces rigueurs paternelles, ces tendresses voilées ont été exprimées et nuancées avec une perfection rare et un goût exquis. Assez d'autres se chargeront de juger et de critiquer les acteurs; moi je me plais à dire ce qu'ils avaient à vaincre, et en quoi ils ont réussi.

L'onction et la sérénité d'une vie sainte et courageuse, la douce gravité du Quaker, la profondeur de sa prudence, la chaleur passionnée de ses sympathies et de ses prières, tout ce qu'il y a de sacré et de puissant dans son intervention paternelle, a été parfaitement exprimé par le talent savant et expérimenté de M. Joanny. Ses cheveux blancs, son aspect vénérable et bon, ajoutaient à son habileté consommée la naïveté d'une réalisation complète.

Un homme très jeune encore, M. Geffroy, a

accepté et hardiment abordé les difficultés sans nombre d'un rôle qui, à lui seul, est la pièce entière. Il a dignement porté ce fardeau, regardé comme pesant par les plus savans acteurs. Avec une haute intelligence il a fait comprendre la fierté de Chatterton dans sa lutte perpétuelle, opposée à la candeur juvénile de son caractère; la profondeur de ses douleurs et de ses travaux, en contraste avec la douceur paisible de ses penchans; son accablement, chaque fois que le rocher qu'il roule retombe sur lui pour l'écraser; sa dernière indignation et sa résolution subite de mourir, et par-dessus tous ces traits, exprimés avec un talent souple, fort, et plein d'avenir, l'élévation de sa joie lorsqu'enfin il a délivré son ame et la sent libre de retourner dans sa véritable patrie.

Entre ces deux personnages s'est montrée, dans toute la pureté idéale de sa forme, Kitty Bell, l'une des rêveries de Stello. On savait quelle tragédienne on allait revoir dans madame Dorval; mais avait-on prévu cette grâce poétique avec laquelle elle a dessiné la femme nouvelle qu'elle a voulu devenir? Je ne le crois pas. Sans cesse elle fait naître le souvenir des vierges maternelles de Raphaël et des plus beaux

tableaux de la Charité; sans effort elle est posée comme elles; comme elles aussi, elle porte, elle emmène, elle assied ses enfans, qui ne semblent jamais pouvoir être séparés de leur gracieuse mère; offrant ainsi aux peintres des groupes dignes de leur étude, et qui ne semblent pas étudiés. Ici sa voix est tendre jusque dans la douleur et le désespoir; sa parole lente et mélancolique est celle de l'abandon et de la pitié; ses gestes, ceux de la dévotion bienfaisante; ses regards ne cessent de demander grâce au ciel pour l'infortune; ses mains sont toujours prêtes à se croiser pour la prière; on sent que les élans de son cœur, contenus par le devoir, lui vont être mortels aussitôt que l'amour et la terreur l'auront vaincue. Rien n'est innocent et doux comme ses ruses et ses coquetteries naïves pour obtenir que le Quaker lui parle de Chatterton. Elle est bonne et modeste jusqu'à ce qu'elle soit surprenante d'énergie, de tragique grandeur et d'inspirations imprévues, quand l'effroi fait enfin sortir au dehors tout le cœur d'une femme et d'une amante. Elle est poétique dans tous les détails de ce rôle qu'elle caresse avec amour, et dans son ensemble qu'elle paraît avoir composé avec prédi-

lection, montrant enfin sur la scène française le talent le plus accompli dont le théâtre se puisse enorgueillir.

Ainsi ont été représentés les trois grands caractères sur lesquels repose le drame. Trois autres personnages, dont les premiers sont les victimes, ont été rendus avec une rare vérité. John Bell est bien l'égoïste, le calculateur bourru; bas avec les grands, insolent avec les petits. Le lord-maire est bien le protecteur empesé, sot, confiant en lui-même, et ces deux rôles sont largement joués. Lord Talbot, bruyant, insupportable et obligeant sans bonté, a été représenté avec élégance ainsi que ses amis importuns.

J'avais désiré et j'ai obtenu que cet ensemble offrît l'aspect sévère et simple d'un tableau flamand, et j'ai pu ainsi faire sortir quelques vérités morales du sein d'une famille grave et honnête; agiter une question sociale, et en faire découler les idées de ces lèvres qui doivent les trouver sans effort, les faisant naître du sentiment profond de leur position dans la vie.

Cette porte est ouverte à présent, et le peuple le plus impatient a écouté les plus longs développemens philosophiques et lyriques.

Essayons à l'avenir de tirer la scène du dédain où sa futilité l'ensevelirait infailliblement en peu de temps. Les hommes sérieux et les familles honorables qui s'en éloignent , pourront revenir à cette tribune et à cette chaire , si l'on y trouve des pensées et des sentimens dignes de graves réflexions.

SUR LES OEUVRES

DE

CHATTERTON.



SUR LES OEUVRES

DE

CHATTERTON.

Je ne peux me résoudre à quitter une idée sans l'avoir épuisée. J'aurais des remords involontaires d'abandonner ce nom de Chatterton, dont je me suis fait une arme, sans dire hautement tout ce qui sert à l'honorer et tout ce qui atteste la puissance de ce jeune et profond esprit.

La société ne veut jamais avoir tort. Sitôt qu'elle a fait une victime elle l'accuse et cherche à la déshonorer pour n'avoir plus de remords. Cela est plus facile que de s'amender. Il y a tant de cœurs qui se sentent soulagés en se persuadant qu'un malheureux était un infâme; cela dit, on pense à autre chose.

Chatterton venait d'expirer depuis peu de jours lorsque parurent à la fois un poème burlesque et un pamphlet sur sa mort. — Chose plaisante apparemment, comme chacun sait. — Les bouffons et les diffamateurs sont de tous les temps, mais d'ordinaire ils ne suivent un homme que jusqu'à son cimetière et ne vont pas plus loin. Chatterton a conservé les siens au-delà. On ne sait plus leurs noms, même en Angleterre, il est vrai; c'est une justice qui se fait partout : mais leurs libelles se sont conservés, et quand on a voulu écrire sur Chatterton on a trop souvent copié le pamphlet au lieu de l'histoire.

Il m'avait semblé qu'on pouvait avoir plus de pitié de la gloire d'un enfant. Après tout, sa vie n'a de criminel que sa mort, crime commis contre lui-même, et je ne vois d'incontestable, d'authentique et de prouvé que le prodige de ses travaux.

Laissons à l'Angleterre le regret de son malheur, et le regret, plus grand peut-être, de la persécutiou de ses cendres. Ne partageons pas avec elle cette faute dont elle s'est déjà repentie [1] et mesurons le poète à son œuvre.

[1] Warton, parlant de Chatterton, l'appelle *prodigy of*

A l'école de charité de Bristol, fondée par Edward Colston, écuyer, se trouve un enfant taciturne et insouciant en apparence, qui, un jour, sort de son silence, et lit une satire qu'il vient d'écrire en vers. Ce jour-là, il venait d'avoir onze ans et demi. Cette tendre voix jette son premier cri, et c'est l'indignation qui le lui arrache, à la vue d'un prêtre qui a changé de religion pour de l'argent.

Un humble *assistant*, ou sous-maître de l'école, nommé Thomas Philipps, l'écoute et l'encourage. Il part, il est poète, il écrit. Il fait des élégies, des poèmes, une prophétie lyrique, un poème héroïque [1] et satirique, un chant

genius, et récemment un poète, un homme de bien, Woodsworth a dit :

I thought of Chatterton, *the marvellous boy*,
The sleepless soul that perished in his pride...
Of him who walked in glory and in joy.
Following his plough, along the mountain side.
By our own spirits we are deified :
We poets in our youth begin in gladness,
But thereof comes in the end despondency and madness.

WOODSWORTH, Resolution and independence.
Stanza, 7th.

[1] The Consuliad.

dans le goût d'Ossian [1]. A quatorze ans il a imprimé trois volumes. Il étudie, il examine tout [2], astronomie, physique, musique, chirurgie, et surtout les antiquités saxonnes. Il s'arrête là et s'y attache. Il invente Rowley; il se fait une langue du quinzième siècle, et quelle langue! une langue poétique, forte, pleine, exacte, concise, riche, harmonieuse, colorée, enflammée, nuancée à l'infini; retentissante comme un clairon, fraîche et énergique comme un hautbois, avec quelque chose de sauvage et

[1] Gorthmund.

[2] Un de ses compagnons de collége écrit ceci :

In the course of that year, 1764, wherein I frequently saw and conversed with Chatterton, the excentricity of his mind seems to have been singularly displayed. One day he might be found busily employed in the study of heraldry and English antiquities, both of which are numbered amongst the most favourite of his pursuits; the next discovered him deeply engaged, confounded and perplexed, amidst the subtleties of metaphysical disquisition, or lost and bewildered in the abstruse labyrinth of mathematical researches; and these in an instant again neglected and thrown aside to make room for astronomy and music. Even physic was not without a charm to allure his imagination, and he would talk of Galen, Hippocrates, and Paracelsus, with all the confidence and familiarity of a modern empirick.

d'agreste qui rappelle la montagne et la cornemuse du pâtre saxon. Or, avec cette langue savante, voici ce qu'il a fait en trois ans et demi, car il n'avait pas tout-à-fait dix-huit ans le jour de sa mort.

La Bataille d'Hastings, poème épique en deux chants. OEllа, tragédie épique. Goddwyn, tragédie. Le Tournoi, poème. La mort de sir Charles Baudouin, poème. Les Métamorphoses anglaises. La Ballade de Charité. Trois poèmes intitulés : Vers à Lydgate. Le Chant à OElla. La réponse de Lydgate. Trois Églogues. Élinoure et Juga, poème. Deux poèmes sur l'église de Notre-Dame. L'Épitaphe de Robert Caninge, et son histoire, c'est-à-dire un ensemble de plus de quatre mille vers. Et ce qu'il a fallu joindre de savoir à l'inspiration, donnera à quiconque l'étudiera sérieusement un étonnement qui tient de l'épouvante. Pic de la Mirandole, ce savant presque fabuleux, fut moins précoce et moins grand. On le sent, Chatterton, s'il ne fût mort de son désespoir, fût mort de ses travaux.

Qu'il me soit permis de donner ici quelques fragmens de ses poèmes pour faire mieux apprécier l'immensité de ses recherches savantes et la vigueur précoce de son talent.

Le plus important des poèmes de Chatterton est la Bataille d'Hastings. Sa forme est homérique, et l'on trouve même à chaque pas des vers grecs traduits en vieux vers anglais. Rowley est censé traduire Turgot [1].

" Turgot, né à Bristol de parens saxons, et moine de l'église de Duresme. " — Turgot est l'Homère de cette Iliade. Il s'écrie :

" *Y, tho' a Saxon*, yet the truth will tell. "

Et il rend justice à la bravoure fatale des conquérans normands. Ce caractère donne une sauvage grandeur à tout le poème. Je ne citerai ici que le début des deux chants interrompus en 1770 par la mort de Chatterton. Je joindrai seulement ici au texte la traduction, en anglais moderne, des mots qui ont vieilli jusqu'à devenir presque inintelligibles.

[1] Turgottus, born of Saxonne parents in Briston Towne, a monk of the church of Duresme.

BATTLE OF HASTINGS.

N° 1.

DÉBUT DU PREMIER CHANT.

(Il a 564 vers.)

O Chryste, it is a grief for me to telle
How manie a nobil erle and valrous knyghte
In fyghtynge for kynge Harrold noblie fell,
Al sleyne in Hastings feeld in bloudie fyghte.
O sea! our teeming donore [1], han thy floude,
Han anie fructuous entendement [2],
Thou wouldst have rose and sank wyth thyde of bloude,
Before Duke Wyllyam's knyghtes han hither went;
Whose cowart arrows manie erles sleyne,
And brued [3] the feeld wyth bloude as season rayne.
And of his knyghtes did eke full manie die,
All passyng hie, of mickle myghte ech one,
Whose poygnant arrowes, typp'd with destynie,
Caus'd manie wydowes to make myckle mone.
Lordynges, avaunt, that chycken-harted are,
From out of hearynge quicklie now departe;

[1] Prolific benefactress.
[2] Useful meaning.
[3] Embrued.

Full well I wote [1], to synge of bloudie warre
Will greeve your tenderlie and maiden harte.
Go, do the weaklie womman inn mann's geare [2],
And scond [3] your mansion if grymm war come there.
Soone as the erlie maten belle was tolde,
And sonne was come to byd us all good daie,
Bothe armies on the feeld, both brave and bolde,
Prepar'd for fyghte, in champyon arraie.
As when two bulles, destynde for Hocktide fyghte,
Are yoked bie the necke within a sparre [4],
Theie rend the erthe, and travellyrs affrygthe,
Lackynge to gage the sportive bloudie warre;
So lacked Harroldes menne to come to blowes,
The Normans lacked for to wielde their bowes,
Kynge Harrolde, turnynge to hys leegemen [5], spake:
My merrie men, be not caste downe in mynde:
Your onlie lode [6] for aye to mar or make
Before you sunne has donde his welke [7], you'll fynde.
Your lovyng wife, who erst dyd rid the londe
Of Lurdanes [8], and the treasure that you han,
Wyll falle into the Normanne robber's honde
Unlesse with honde and harte you plaie the manne.

[1] Know.
[2] Dress.
[3] Abscond from, quit.
[4] Bar, enclosure.
[5] Subjects.
[6] Praise, honour.
[7] Finished his course.
[8] Lord Danes.

Cheer up youre hartes, chase sorrowe farre awaie,
Godde and seyncte Cuthbert be the worde to daie.
And thenne Duke Wyllyam to his knyghtes did saie:
My merrie menne, be bravelie everiche [1];
Gif I do gayn the honore of the daie,
Ech one of you I will make myckle riche.
Beer you in mynde, we for a kyngdomm fyghte;
Lordshippes and honores eech one shall possesse;
Be this the worde to daie, God and my Ryghte;
Ne doubt but God will oure true cause blesse.
The clarions [2] then sounded sharpe and shrille;
Deathdoeynge blades were out intent to kille.
And brave Kyng Harrolde had nowe donde his saie [3];
He threwe wythe myghte amayne [4] hys shorte horse-spear:
The noise it made the duke to turn awaie,
And hytt his Knyghte, de Beque, upon the ear,
His cristede [5] beaver dyd him smalle abounde [6];
The cruel spear went thorough all his hede;
The purpel bloude came goushynge to the grounde,
And at Duke Wyllyam's feet he tumbled deade:
So fell the myghtie tower of Standrip, whenne
It felte the furie of the Danish menne.
O Afflem, son of Cuthbert, holie sayncte,
Come ayde thy freend, and shewe Duke Wyllyam's payne;

[1] Every one.
[2] Trumpets.
[3] Put on his military coat.
[4] Great force.
[5] Crested helmet.
[6] Benefit, or service.

Take up thy pencyl, all hys features paincte;
Thy coloryng excells a synger strayne.
Duke Wyllyam sawe hys freende sleyne piteouslie,
Hys lovynge freende whome he muche honored,
For he han lovd hym from puerilitie [1]
And theie together bothe han bin ybred :
O! in Duke Wyllyam's harte it raisde a flame,
To whiche the rage of emptie wolves is tame.

On peut se faire une idée de ce qu'il a fallu de pénétration, d'aptitude, de savoir, pour écrire ainsi environ quatre mille vers, et se reporter avec une justesse de langage si parfaite à l'époque où la langue française allait envahir la langue saxonne et se mêlait avec elle. De cette union est né l'anglais moderne; et nous avons dans Jean de Wace (roman de Rou) de vieux vers où semble se former cette alliance :

Quand la bataille fut mostré
La noit avant le di quaté
Furent Engleis forment hastie
Mult riant et mult enveisie;

[1] Childhood.

Tote noit mangierent et burent
Mult le veiller demeuer :
Treper et saillir et chanter
Lublie crie et *weisseil*
Laticome et drinck heil
Drinc hindrewart and drinc to me
Drinc helf and drinc to me.

C'est aussi la relation du débarquement de Guillaume le Conquérant, et Chatterton s'en est peut-être inspiré.

N° 2.

DÉBUT DU SECOND CHANT.

(Il a 720 vers.)

Oh truth! inmortal daughter of the skies,
Too lyttle known to wryters of these daies,
Teach me, fayre saincte! thy passynge worthe to pryze,
To blame a friend and give a foeman prayse.
The fickle moone, bedeckt wythe sylver rays,
Leadynge a traine of starres of feeble lyghte,
With look adigne [1] the worlde belowe surveies,
The world, that wotted [2] not it could be nyghte;

[1] Of dignity.
[2] Knew.

Wyth armour dyd[1], with human gore ydeyd[2],
She sees Kynge Harolde stande, fayre Englands curse
and pryde.
With ale and vernage[3] drunk his souldiers lay;
Here was an hynde, anie an erlie spredde;
Sad keepynge of their leaders natal daie!
This even in drinke, too morrow with the dead!
Thro, everie troope disorder reer'd her hedde;
Danoynge and heideignes[4] was the onlie theme;
Sad dome was theires, who lefte this easie bedde,
And wak'd in torments from so sweet a dream.

LES MÉTAMORPHOSES ANGLAISES.

Les Métamorphoses anglaises de Chatterton peuvent être regardées comme une imitation d'Ovide, un poème mythologique. On peut remarquer qu'il n'a point choqué la vraisemblance en les attribuant à Rowley, son moine idéal du xv[e] siècle; car je vois qu'il y avait une traduction française des Métamorphoses d'Ovide dans la bibliothèque du duc Humphrey, et

[1] It should be spelt dyght, cloathed or prepared.
[2] Dyed.
[3] A sort of wine.
[4] Romping, or country dances.

une autre écrite par un ecclésiastique normand en 1467.

Ce poème est fondé sur une partie de l'histoire de Geoffroi de Monmouth, qui décrit le débarquement de *Brutus*, le partage de son royaume, l'histoire de sa mort, et la fin de son fils aîné *Locrine*, dans la guerre que fit contre lui *Guendolen*, sa femme; la vengeance qu'il tira d'*Elstride*, sa maîtresse, et de sa sœur *Sabrina*, en les faisant noyer dans la *Severne*, et l'ordre qu'il donna que cette rivière portât son nom. Les principaux faits sont pris dans cette histoire. Il y avait eu aussi en Angleterre une tragédie sur ce sujet, intitulée *Locrine*, qui, pendant quelque temps, fut attribuée à Shakspeare, mais rayée depuis de ses œuvres.

Voici le commencement de ce poème.

ENGLISH METAMORPHOSIS,

BIE T. ROWLEIE.

BOOK I.

Whanne Scythyannes, salvage as the wolves theie chaccle
Peynted in horrowe [1] formes bie nature dyghte [2],

[1] Unseemly, disagreeable.
[2] Dressed.

Heckcled[1] yn beastskyns, slepte uponne the vas
And wyth the morneynge rouzed the wolfe to fyghte,
Swefte as descendeynge lemes[2] of roddie lyghte
Plonged to the hulstred[3] bedde of laveynge[4] seas,
Gerd[5] the blacké mountayn. Okes yn drybblets[6] twighte[7]
And ranne yn thoghte alonge the azure mees,
Whose eyne dyd feerie sheene, like blue-hayred[8] defs,
That dreerie hange upon Dover's emblaunched[9] clefs.

Un mois avant sa mort Chatterton envoya la ballade qui suit à l'éditeur du journal appelé *Town and Country Magazine*. Ce sont les derniers vers qu'il ait écrits, et c'est pour cela que je les ai choisis. Outre une rare perfection de style et de rhythme, j'y trouve le jeune poète mieux représenté que dans des œuvres plus imposantes; j'y vois une morale pure et toute fraternelle, enveloppée dans une composition

1 Wrapped.
2 Rays.
3 Hidden, secret.
4 Washing.
5 Broke, rent, struck.
6 Small pieces.
7 Pulled, rent.
8 Vapours, meteors, *rather* spectres.
9 White.

simple, qui rappelle la parabole du Samaritain; une satire très-fine, amenée sans effort, et ne dépassant jamais les idées et les expressions du siècle où elle semble écrite; et, au fond de tout cela, le sentiment sourd, profond, désolant, inexorable, d'une misère sans espérance, et que la Charité même ne saurait consoler.

AN

Excelente Balade of Charitie,

AS WROTEN BIE THE GODE PRIESTE

THOMAS ROWLEY, 1464.

In virgyne the sweltrie sun gan sheene,
And hotte upon the mees did caste his raie;
The appe rodded from its palie greene,
And the mole peare did bende the leafy spraiee;
The peede chelandri sung the livelong daie :
'T was nowe the pride, the manhode of the yeare,
And eke the grounde was dighte in its mose defte aumere.
The sun was glemeing in the midde of daie;
Deadde still the aire, and eke the welken blue,
When from the sea arist in drear arraie
A hepe of cloudes of sable sullen hue,
The which full fast unto the woodlande drewe,
Hiltring attenes the sunnis fetive face,
And the blacke tempeste swolne and gathered up apace.
Beneathe an holme, faste by a pathwaie side,
Which dide unto seyncte Godwine's covent lede,
A happless pilgrim moneynge did abide,
Pore in his viewe, ungentle in his weede,
Longe bretful of the miseries of neede.
Where from the hail-stone coulde the almer flie?
He had no housen theere, ne anie covent nie.



Look in his glommed face, his sprighte there scanne;
Howe woe-be-gone, how withered, forwynd, deade!
Haste to thie church-glebe-house, asshrewed manne!
Haste to thie kiste, thie onlie dortoure bedde.
Cale, as the claie whiche will gre on thie hedde,
Is Charitie and Love aminge highe elves;
Knightis and Barrons live for pleasure and themselves.

The gathered storme is rype; the bigge drops falle;
The forswat meadowes smethe, and drenche the raine;
The comyng ghastness do the cattle pall,
And the full flockes are drivynge ore the plaine;
Dashde from the cloudes the waters flott againe;
The welkin opes; the yellow levynne flies;
And the hot fierie smothe in the wide lowings dies.

Liste! now the thunder 's rattling clymmynge sound
Cheves slowlie on, and then embollen clangs,
Shake the hie spyre, and lofft, dispended, drown'd,
Still on the gallard eare of terroure hanges;
The windes are up; the lofty elmen swanges;
Again the levynne and the thunder poures,
And the full cloudes are braste attenes in stonen showers.

Spurreynge his palfrie oere the watrie plaine,
The Abbote of Seyncte Godwynes convente came;
His chapournette was drented with the reine,
And his pencte gyrdle met with mickle shame;
He aynewarde tolde his bederoll at the same;
The storme encreasen, and he drew aside,
With the mist almes craver neere to the holme to bide.
His cope was all of Lyncolne clothe so fyne,
With a gold button fasten'd neere his chynne;
His autremete was edged with golden twynne,

And his shoone pyke a loverds mighte have binne;
Full well it shewn he thoughten coste no sinne;
The trammels of the palfrye pleasde his sighte,
For the horse-millanare his head with roses dighte.
An almes, sir prieste! the droppynge pilgrim saide,
O! let me waite within your covente dore,
Till the sunne sheneth hie above our heade,
And the loude tempeste of the aire is oer;
Helpless and ould am I, alas! and poor;
No house, ne friend, ne moneie in my pouche;
All yatte I call my owne is this my silver crouche.
  Varlet, replyd the Abbatte, cease your dinne;
This is no season almes and prayes to give;
Mie porter never lets in faitour in;
None touche mie rynge who not in honour live.
And now the sonne with the blacke cloudes did stryve,
And shettynge on the grounde his glarrie raie,
The abbatte spurrde his steede, and eftsoones roadde awaie.
  Once moe the skie was blacke, the thounder rolde;
Faste reyneynge oer the plaine a prieste was seen;
Ne dighte full proude, ne buttoned in golde;
His cope and jape were graie, and eke were clene;
A Limitoure he was of order seene;
And from the pathwaie side then turned hee,
Where the pore almer laie binethe the holmen tree.
An almes, sir priest! the droppynge pilgrim saide,
For sweete Seyncte Marie and your order sake.
The Limitoure then loosen'd his pouche threade,
And did thereoute a groate of silver take;
The mister pilgrim dyd for halline shake.

Here take this silver, it maie eathe thie care;
We are Goddes stewards all, nete of oure owne we bare.
But ah! unhailie pilgrim, lerne of me,
Scathe anie give a rentrolle to thier Lorde.
Here take my semecope, thou arte bare I see;
'Tis thyne; the Seynctes will give me mie rewarde.
He left the pilgrim, and his waie aborde.
Virgynne and hallie Seyncte, who sitte yn gloure,
Or give the mittee will, or give the gode man power.

L'excellente Ballade de Charité,

COMME ELLE FUT ÉCRITE PAR LE BON PRÊTRE

THOMAS ROWLEY.

1464.

C'était le mois de la vierge, lorsque le soleil lançait ses rayons dévorans et les faisait briller sur les prairies échauffées. La pomme quittait son vert pâle et rougissait, et la molle poire faisait plier la branche touffue. Le chardonneret chantait tout le long du jour; c'était alors la gloire et la virilité de l'année, et la terre était vêtue de sa plus belle parure de gazon. Le soleil était rayonnant au milieu du jour, l'air calme et mort, le ciel tout bleu. Et voilà qu'il se lève sur la mer un amas de nuages d'une couleur noire, qui s'avancent au-dessus des bois en cachant le front éclatant du soleil. La noire tempête s'enfle, et s'étend à tire d'aile.

Sous un chêne planté près du chemin qui conduit au couvent de Saint-Godwin, s'est arrêté un triste pélerin, pauvre d'aspect, pauvre d'habits, depuis long-temps plein de

misères et de besoins. Où pourra-t-il s'enfuir et se mettre à l'abri de la grêle? Il n'y a près de là ni maison ni couvent.

Sa figure pâle atteste les craintes de son ame; il est misérable, désolé, à demi-mort. Il s'avance vers le dernier lit du dortoir, vers la fosse, aussi froid que la terre qui couvrira sa tête. La charité et l'amour se trouvent-ils parmi les puissans du monde, les chevaliers et les barons, qui vivent pour le plaisir et pour eux-mêmes?

La tempête qui se préparait est mûre; de larges gouttes tombent déjà; les prairies brûlées boivent la pluie avec ardeur et remplissent l'air de vapeurs. L'orage prochain effraie les troupeaux, qui s'enfuient dans la plaine. La pluie tombe par torrens des nuages. Le ciel s'ouvre; le jaune éclair brille, et les vapeurs enflammées vont mourir au loin.

Écoutez! à présent résonne le roulement du tonnerre : il s'avance lentement et semble s'accroître, il ébranle le clocher, dont l'aiguille se balance là-bas, puis il diminue et se perd tout-à-fait. Cependant l'oreille effrayée l'écoute encore. Les vents se lèvent tous; l'orme baisse la tête; l'éclair brille de nouveau, et le tonnerre

éclate; les nuages gonflés s'ouvrent et lancent à la fois une grêle de pierres.

Monté sur son palefroi, l'abbé de Saint-Godwin se dirige vers le couvent, à travers la plaine humide et ruisselante. Son petit chaperon est percé par la pluie, et sa ceinture peinte est très endommagée. Il dit son chapelet à rebours, ce qui montre son déplaisir; l'orage s'accroît; il cherche un abri près du chêne où le malheureux s'était réfugié. Son manteau est du plus beau drap de Lyncolne, attaché sous le menton par un bouton d'or; sa robe blanche ornée de franges d'or, ses souliers relevés comme ceux d'un seigneur, montrent bien qu'il ne considère pas la richesse comme un péché. Les beaux harnais lui plaisent, ainsi que les ornemens de la tête de son cheval.

— La charité, seigneur prêtre! dit le malheureux pélerin épuisé; permettez-moi d'entrer dans votre couvent jusqu'à ce que le soleil vienne luire sur nos têtes, et que la bruyante tempête de l'air soit passée. Je suis vieux, pauvre et sans secours; je n'ai ni maison, ni ami, ni bourse; tout mon bien est ce crucifix d'argent.

— Tais-toi, misérable! dit l'abbé, ce n'est

pas le temps de demander l'aumône ou des prières : mon portier ne laisse jamais entrer les vagabonds ; je ne reçois que celui qui vit honorablement.

Le soleil en ce moment luttait contre les sombres nuages, et lançait un de ses rayons les plus brillans ; l'abbé pique son coursier et disparaît bientôt.

Encore une fois le ciel se couvre de lourdes nuées ; le tonnerre gronde. On voit un prêtre qui traverse la plaine : l'habillement de celui-là n'avait rien de brillant, et n'avait point de bouton d'or ; son capuchon et son petit manteau étaient gris, mais très propres ; c'était un moine des ordres mendians. Se détournant du grand chemin, il se dirige vers le chêne où le pauvre s'est abrité.

— La charité, sire prêtre ! dit le pélerin exténué, pour l'amour de sainte Marie et celui de votre ordre. Le moine alors détache sa bourse et en tire un *groat* [1] d'argent. Le pauvre pélerin tremble de joie.

— Tiens, prends cet argent ; il pourra te soulager, malheureux pélerin ; nous ne sommes

[1] Quatre *pence*.

tous que les intendans du Ciel, et nous n'avons rien qui nous appartienne réellement.

Mais apprends de moi que nous rendons bien rarement un compte fidèle à notre Seigneur. Allons, prends mon manteau; tu es presque nu, à ce que je vois; il est à toi. Les saints sauront bien m'en dédommager.

Il quitte le pélerin et poursuit son chemin. — O Vierge, et vous tous saints qui vivez en gloire, donnez la bonne volonté au riche ou la subsistance au pauvre.

Il faut se garder de juger Chatterton sur cette ballade, et cette ballade sur une imparfaite traduction. Mais ce sera en étudiant toutes ses œuvres, qui méritent un travail spécial et complet, que l'on appréciera la beauté simple des conceptions, la fraîcheur et la vérité des couleurs, et la finesse de l'exécution, où rien n'est négligé dans la science du détail, et où brillent toutes les richesses du rhythme et de la rime. On verra, en apprenant ce langage renouvelé, de quelle force de tête était doué le

jeune Anglais, et quelle devait être l'infortune qui a brisé de si hautes facultés.

J'ai vu dans une ancienne église, en Normandie, une pierre tumulaire, posée en expiation, par ordre du pape Léon X, sur le corps d'un jeune homme mis à mort par erreur. Moins durable sans doute que cette pierre, puisse ce drame être, pour la mémoire du jeune poète, un livre expiatoire! Puissions-nous surtout, dans notre France, avoir une pitié qui ne soit pas stérile pour les hommes dont la destinée ressemble à celle de Chatterton, mort à dix-huit ans.

Mars 1835.

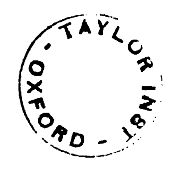




TABLE.

